

I
R
A

Année 38

N

Année 38

IRAN

La photographie
iranienne contemporaine depuis
la révolution de 1979

Sous la direction d'Anahita Ghabaian
et Newsha Tavakolian

N

Exposition présentée aux
Rencontres de la photographie, Arles 2017
3 juillet – 24 septembre 2017

ARLES
LES RENCONTRES
DE LA PHOTOGRAPHIE

© Éditions Textuel / ARTE éditions, 2017
4, impasse de Conti
75006 Paris
www.editionstextuel.com

ARTE Éditions
8, rue Marceau
92785 Issy-les-Moulineaux Cedex 9
www.arteboutique.com

ISBN: 978-2-84597-581-1
Dépôt légal: juin 2017

Les Éditions Textuel remercient pour leur soutien
l'ambassade de France en Iran et le Centre de langue
française de Téhéran, le Fonds de dotation Agnès b.,
Maryam Eisler, l'Institut français de recherche en Iran
ainsi que la Soudavar Memorial Foundation sans qui
ce livre n'aurait pu voir le jour.



fonds de dotation *agnès b.*



SOUAVAR
MEMORIAL FOUNDATION

Maryam Eisler

textuel

arteEDITIONS

- 12. **Le bouleversement**
- 28. **La guerre du front au salon**
- 54. **Ce que nous devons être**
- 74. **Qui sommes-nous ?**
- 96. **La torpeur**
- 122. **Mettre en scène la réalité**
- 160. **Crise environnementale**
- 172. **Le cinéma poète**

Entretien avec Anahita Ghabaian et Newsha Tavakolian

Propos recueillis par Ghazal Golshiri

Comment vous est venue l'idée d'organiser un projet d'une telle ampleur, réunissant 66 photographes ?

Anahita Ghabaian : Ce projet de livre et d'exposition est né de la volonté de présenter le travail des photographes plasticiens en écho de celui des photographes documentaires depuis la révolution de 1979, pour restituer l'entrelacement de l'histoire de l'Iran et de la photographie.

Car la photographie constitue un outil efficace pour raconter des histoires. Des générations entières en Iran ont choisi ce médium et continuent à l'utiliser pour expliquer le passé du pays, interroger son avenir, exprimer leurs propres idées, leurs états d'âme et imaginer leurs perspectives. Cet ouvrage permet de traduire une situation, un sentiment, des trajectoires individuelles prises dans le feu de l'histoire.

Newsha Tavakolian : Nous avons pensé qu'il serait réducteur et regrettable de raconter l'Iran à travers le viseur de cinq ou six photographes ou, par exemple, de mettre sur pied une exposition consacrée uniquement aux femmes photographes. Nous avons voulu être exhaustives dans la mesure du possible. D'où le nombre important d'œuvres et d'artistes présentés.

Pourquoi avoir choisi la révolution iranienne de 1979, qui a renversé la dynastie Pahlavi et donné naissance à la République islamique d'Iran, comme le point de départ de l'exposition ?

N. T. : Avant la révolution, pour faire de la publicité, la famille royale faisait venir des photographes de l'étranger pour « immortaliser » sa « gloire » et les progrès de l'Iran. Personne ne pratiquait la photographie en portant un regard critique sur la société. À l'exception de Kaveh Golestan (lauréat du prix Robert Capa pour sa couverture de la révolution pour *Time*, décédé en 2003) qui s'était focalisé sur

Shahr-é No, un quartier de Téhéran où les prostituées vivaient et travaillaient dans la misère.

A. G. : Bahman Jalali aussi s'est rendu dans les coins reculés de l'Iran, par exemple dans le Nord, pour se pencher sur la vie et les souffrances des pêcheurs au bord de la mer Caspienne. À part Kaveh Golestan et lui, il n'y a pas vraiment eu de photographes documentaires, ni de courant majeur. Propulsée par les sollicitations des agences et de la presse étrangères, la photographie iranienne a véritablement éclo avec la révolution.

À peine un an et demi après la promulgation de la République islamique d'Iran, est déclenchée la guerre contre l'Irak. Quels sont les effets de ce conflit sur la photographie iranienne ?

A. G. : Avec la guerre, les photographes étrangers quittent l'Iran. Les sujets sont multiples pour les photographes iraniens qui, pendant huit ans, apprennent et se perfectionnent. Cette guerre a été comme un point de bascule dans l'histoire de la photographie iranienne. J'ai remarqué que la génération qui a photographié la guerre s'est ensuite intéressée à la société et à l'actualité sans jamais traiter de sujets intimistes. Ou bien en abordant l'intime uniquement chez l'autre.

N. T. : Il ne faut jamais oublier l'isolement de l'Iran et sa solitude sur la scène internationale pendant la guerre. Les pays occidentaux ont procuré des armes à Saddam Hussein et fermé les yeux sur les massacres. L'Iran a voulu que les photographes puissent montrer ce qui se passait. Les autorités auraient très bien pu ne pas leur donner accès aux combats, mais intelligemment, elles ont au contraire ouvert un centre de propagande qui organisait des visites dans les zones de conflit pour journalistes et photographes.

Dans le chapitre consacré à ce conflit, « La guerre du front au salon », beaucoup d'œuvres sont des mises en scène. Pourquoi les jeunes photographes qui n'ont peut-être jamais connu la guerre y reviennent dans leurs travaux ?

A. G. : Nous avons choisi le titre de cette section parce que la guerre ne s'est pas limitée au front. Elle a pénétré le salon de chaque Iranien. Chacun a gardé un souvenir direct ou indirect de ces événements.

N. T. : La guerre reste jusqu'à aujourd'hui un symbole important. Sur les murs, portraits, dessins et souvenirs de martyrs sont omniprésents. Même si notre génération et celle d'après veulent l'oublier, le système politique ne le permet pas. La télévision et le cinéma aussi ne cessent de rappeler la guerre. D'autant plus que l'Iran est toujours exposé aux menaces, que les pays voisins, l'Afghanistan et l'Irak, sont en guerre et que la Turquie traverse depuis quelque temps une situation instable. Ce sentiment d'insécurité n'a jamais quitté les Iraniens.

A. G. : À une époque encore récente, Israël n'arrêtait pas de menacer l'Iran et ces menaces ont ouvert des plaies. Les photographes ont refait des séries mises en scène sur une éventuelle guerre en imaginant la répétition de ce qui s'était déjà produit : abandonner sa maison menacée de bombardement, vendre ses biens et les convertir en quelques dollars pour quitter l'Iran, chercher le nom de ses proches sur une liste de victimes ou dans les morgues. En réunissant ces photographies, j'ai remarqué qu'il y a des séries de mises en scène sur la guerre et sur les périodes ultérieures, mais jamais encore sur la période de la révolution, bien qu'elle ait été le grand bouleversement de notre histoire contemporaine.

Cela a pourtant pris des années pour que les artistes puissent revenir à la guerre et travailler en s'inspirant de ce grand événement. Est-ce que cela veut dire que la guerre n'est désormais plus une ligne rouge ?

N. T. : Ce sujet est désormais moins « sensible » en Iran. Cela fait deux ans que pendant la semaine consacrée à la commémoration de la « Défense sacrée » (la guerre avec l'Irak, dans le jargon officiel), au mois de septembre, les martyrs qui sont peints sur les murs arborent un sourire et tiennent des fleurs, alors qu'avant ils portaient des armes. J'ai l'impression que le système a décidé de transformer l'image de la guerre. Le monde a changé, l'Iran et son peuple aussi.

Ce qui est frappant dans cette sélection, c'est le nombre important d'œuvres qui parlent de l'identité, de l'appartenance. Pourquoi, d'après vous, ces questions animent-elles à ce point la réflexion des artistes ?

A. G. : Cette discussion se joue à plusieurs niveaux. Pour certains prime l'appartenance à une culture glorieuse vieille de plusieurs millénaires alors que pour d'autres, cette appartenance n'a de sens qu'à partir de l'arrivée de l'islam. Certains se pensent liés au monde moderne, d'autres attachés à la tradition. La jeunesse en particulier a du mal à trouver ses marques, probablement davantage dans les grandes villes où cette dualité provoque des interrogations. L'art constitue un moyen de chercher son identité. Cela permet de réfléchir et de poser au public la question : « Qui sommes-nous finalement ? » Ces questionnements, affirmés au fil des ans, reviennent avec force dans les œuvres des photographes.

N. T. : En ce qui concerne les femmes, nous avons voulu sortir du cliché qui réduit la gent féminine à son hijab (en République islamique d'Iran, les femmes sont tenues de couvrir l'ensemble de leur corps, sauf leurs mains et leur visage, même si, en pratique, cette règle est loin d'être appliquée à la lettre). Nous avons voulu rappeler que les femmes photographes et artistes sont aussi préoccupées par des questions relatives à leurs droits et à leur place dans la société. Par exemple, le droit du divorce revient aux hommes (les femmes ne

peuvent y prétendre que dans des cas très précis, comme la toxicomanie du mari). Or, malgré ces restrictions, les Iraniennes sont les plus débrouillardes dans la région.

Est-ce pour cela que vous n'avez pas consacré de chapitre aux femmes ? Elles sont pourtant le thème de nombreux événements culturels consacrés à l'Iran...

N. T. : Nous sommes lassées de voir les femmes mises en avant juste en raison de leur genre, sans aucune vraie réflexion, ce qui est plutôt réducteur et humiliant. Cela revient à se servir des femmes pour « faire du bruit ». Les œuvres intéressantes doivent être montrées, peu importe le sexe de l'artiste. Nous ne voulions pas céder à ce simplisme dans le seul but d'être vues, ni changer de point de vue pour coller à ce que les gens attendent de nous.

A. G. : Ces dernières années, nous constatons qu'à l'étranger, les femmes artistes et écrivaines iraniennes sont davantage mises en avant que les hommes. Cela donne l'impression de vouloir faire sensation. Pourtant, comme vous le constatez dans ce livre, les femmes n'ont pas besoin d'être mises artificiellement en avant. En tant que photographes et artistes, elles trouvent naturellement leur place. Nous souhaitons que cette place leur soit attribuée sans « favoritisme » en raison de leur genre.

Un chapitre, « La torpeur », a été consacré aux événements de 2009, lorsque la réélection de Mahmoud Ahmadinejad a provoqué un mouvement de contestation. Le « mouvement vert » a été étouffé par une répression féroce. Dans ce chapitre, il n'y a pas de photographies documentaires des manifestations. Pourquoi ?

N. T. : Parce que nous avons décidé de faire un travail plus créatif. Cette période a été très amère. Après 2009, la société iranienne, notamment à Téhéran, est entrée volontairement dans un sommeil profond. Téhéran était en dépression. Je ne peux pas dire que cela a été le cas de

tout le monde, mais des millions d'Iraniens ont été dans cet état-là. Un nombre non négligeable. De plus, les pays occidentaux ont imposé des sanctions dans le but de dissuader l'Iran de poursuivre son programme nucléaire. Quoi que disent ces pays, les sanctions ont pesé sur les gens ordinaires et non pas sur les dirigeants iraniens. **A. G. :** Nous avons voulu montrer différentes interprétations de cet état de dépression, de coma. État d'absolue incertitude où le prix des devises étrangères, celui de l'essence et d'autres produits de première nécessité s'envolaient en une nuit ; où les médicaments se faisaient de plus en plus rares ; où les gens redoutaient sérieusement une nouvelle guerre. C'est pendant cette même période que la classe moyenne, de plus en plus appauvrie à cause des pressions économiques, a disparu.

Newsha, vous organisez souvent des ateliers en province pour former les amateurs. Qu'est-ce qui différencie les jeunes photographes de Téhéran de leurs confrères d'ailleurs ?

N. T. : Dans les villes autres que la capitale, les restrictions sont plus pesantes. Si en province certains amateurs de photographie ne veulent apprendre qu'à améliorer la qualité de leurs photos, d'autres, surtout les femmes, cherchent à travers la photographie à élargir leur monde, à obtenir plus de libertés. La photographie pour ces Iraniens constitue une clé qui va leur ouvrir les portes fermées.

Sur certaines photographies, nous voyons des femmes sans hijab, ce que nous ne voyons jamais dans les films iraniens. Comment expliquer que le domaine des arts plastiques soit plus libre que le cinéma ?

A. G. : Il est vrai qu'en matière de cinéma ou de presse, certains sujets politiques sont plus sensibles. Cela est peut-être dû au fait que le public qui s'intéresse aux arts plastiques et à la photographie est plus limité. Une exposition à Téhéran est visitée, dans le meilleur des cas, par 1 000, voire 2 000 personnes, alors que

le cinéma attire des millions de spectateurs. Mais en règle générale, aussi bien dans le cinéma que dans la photographie, les artistes utilisent l'art de la subtilité. Personne ne cherche à faire sensation en montrant une image choquante. C'est aussi bien la culture persane que l'ambiance actuelle de l'Iran qui dictent cette démarche. Le sens demande à être découvert.

Newsha, en 2014, vous avez été au centre d'une polémique retentissante concernant le prix Carmignac du photojournalisme. À l'époque, vous aviez décidé de restituer votre récompense de 50 000 euros en raison d'« interférence » de la part du fondateur du prix, Édouard Carmignac, dans le choix du titre et des images pour votre exposition. Finalement, vous avez obtenu gain de cause et l'exposition a eu lieu. Pensez-vous qu'après cet incident, il est plus facile de dire non aux exigences des autres et de préserver sa liberté artistique ?

N. T. : C'est la première fois que j'en parle parce que je ne voulais pas réduire mon identité de photographe à cette polémique. Rendre le prix a été un choix personnel. Je ne pouvais pas ne pas prendre cette décision. Dans mon travail, la seule chose qui m'importe est ma liberté. En Iran, nous, les artistes, avons appris à exprimer ce que nous avons à dire en utilisant des manières sophistiquées et indirectes. Avec cette mésaventure, j'ai montré que tout artiste doit refuser d'échanger sa dignité et sa liberté artistique contre de l'argent. Et ceci vaut dans le monde entier.

Anahita, vous avez ouvert la première galerie de photographie en Iran, Silk Road Gallery, en 2001. Pourquoi avoir fait ce choix ?

A. G. : D'une part je me suis toujours intéressée à la photographie. D'autre part, pendant mes études en France et ma thèse d'histoire politique, j'ai

compris que se concentrer sur un sujet permet de développer un propos plus fort. Ainsi, j'ai choisi de me consacrer entièrement à la photographie plutôt qu'au domaine très large des arts plastiques. Lorsque j'ai commencé en 2001, je n'avais ni compétence particulière en la matière, ni concurrence. Nourrie de littérature et de poésie persanes, je ne savais pas grand-chose de ce pan des arts visuels. J'ai appris mon métier au fur et à mesure, en faisant connaissance avec les photographes, en me familiarisant avec leurs travaux, puis en visitant des expositions à l'étranger. Je sais que des obstacles m'attendent sans doute sur ce chemin, mais il est plutôt gratifiant et j'accepte les côtés négatif et positif comme un ensemble.

Newsha, vous avez travaillé pendant des années en Iran avant de sillonner les pays étrangers. Aujourd'hui, vous êtes nominée pour être associée à l'agence Magnum. La reconnaissance en Iran passe-t-elle par la reconnaissance à l'international ?

N. T. : J'avais 16 ans lorsque j'ai commencé ma carrière de photographe. En voyant mon prénom, les gens ne savaient pas si j'étais une fille ou un garçon, car Newsha est un prénom mixte. Nous étions trois ou quatre femmes à faire du photojournalisme à l'époque. Je n'avais donc pas droit à l'erreur. Je ne lâchais jamais quand j'entendais « Non ! », je persévérais. Or, en Iran, les gens disaient de moi que, pour l'instant, j'étais photographe, mais que j'allais bientôt me marier ou quitter l'Iran et partir à l'étranger. Malgré mes efforts, je n'ai été prise au sérieux qu'après avoir été reconnue à l'étranger.

Le marché de l'art en Iran s'est beaucoup développé ces dernières années, notamment en raison des ventes aux enchères organisées soit en Iran, soit dans les pays du Golfe. Les gens aussi ont commencé à acheter des œuvres d'art. En est-il de même pour la photographie ?

A. G. : En Iran, il existe des collectionneurs d'art qui achètent aussi des photographies. Mais il n'y a pas de collectionneur de photographie à proprement parler. Les Iraniens ne sont toujours pas habitués à considérer la photographie comme un art et ont du mal avec le fait qu'il puisse exister plusieurs tirages d'une même œuvre. Or l'intérêt et le plaisir de la photographie réside justement en cela : vous pouvez posséder la même photographie que celle figurant au mur d'un grand musée.

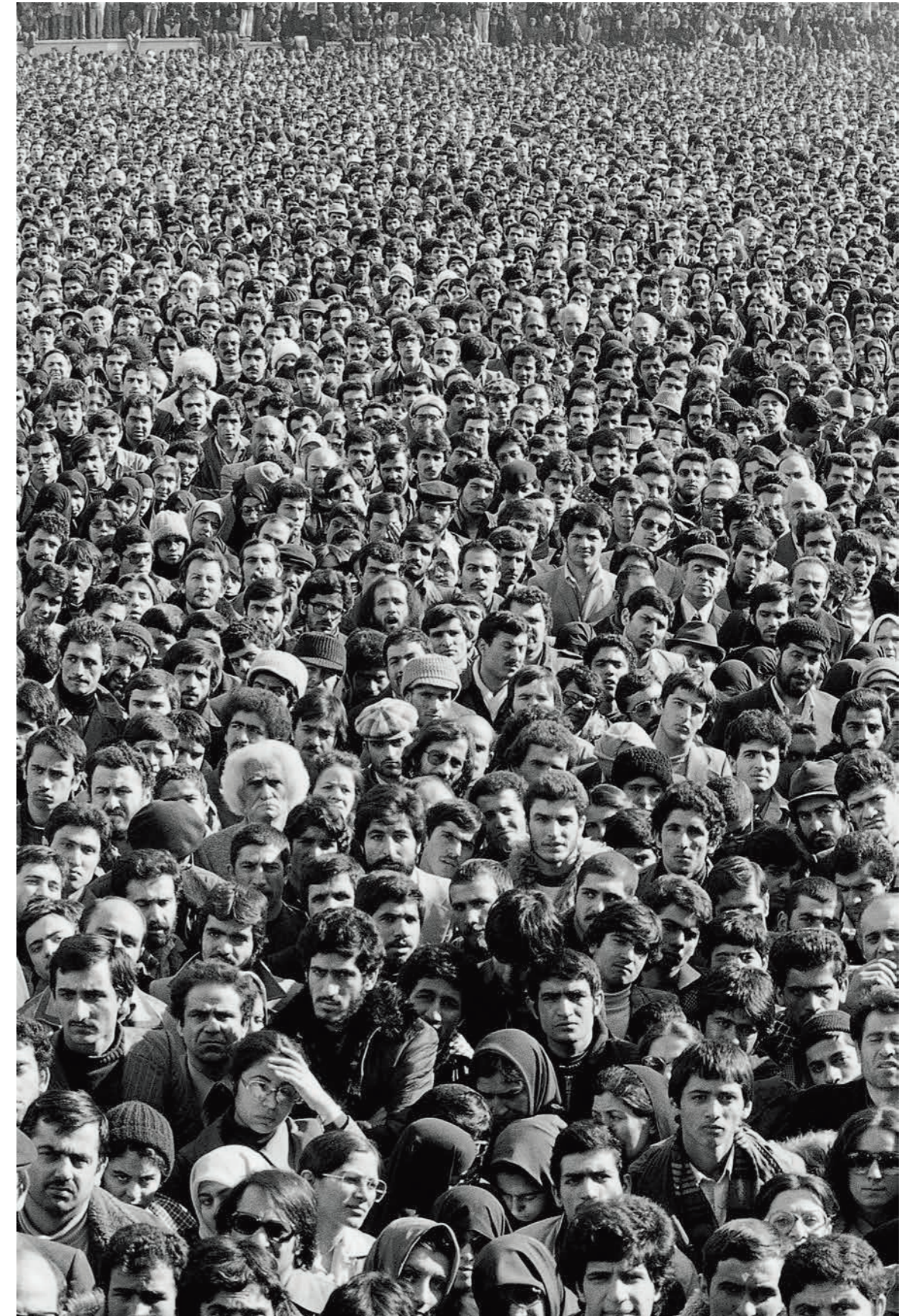
Les restrictions ont-elles changé au fil des ans ?

N. T. : Lorsque j'ai commencé à travailler, pendant la présidence de Mohammad Khatami (1997-2005), c'était comme si un trou avait été percé dans une chambre en béton, sans fenêtre. Les jeunes se bouscuaient pour regarder dehors. Nous avons vu ce qui se passait de l'autre côté. Pour la première fois, nous avons entendu parler de la démocratie, de l'État de droit, de la société civile et des libertés individuelles. Il est impossible de les oublier, mais nous n'avons pas obtenu ce que nous voulions. Le trou a été bouché. C'est pour cela que notre génération est la plus frustrée. Ensuite, j'ai appris à dire ce que je pensais à travers mes photos en maniant l'ambiguïté, sans jamais être explicite. Il a fallu beaucoup d'entraînement pour y arriver. Ce nouveau langage est devenu ma signature. On le décèle aussi dans les clichés que je prends à l'extérieur de l'Iran. **A. G. :** Il y a eu des fluctuations. À l'époque du président Khatami, les contrôles ont diminué et nous n'avions pas besoin de demander une autorisation pour chaque exposition. Mais cela a changé durant la présidence de Mahmoud Ahmadinejad (2005-2013). À l'arrivée au pouvoir du président modéré Hassan Rohani, cette obligation a de nouveau été levée. Mais à tout moment, des problèmes peuvent surgir lorsque, par exemple, une agence de presse conservatrice décide de s'en prendre à une exposition jugée « indécente ».

En 1953, le coup d'État, soutenu par Washington et Londres, contre le Premier ministre iranien Mohammad Mossadegh porte un coup d'arrêt aux souhaits d'ouverture politique exprimés par le peuple. Le Shah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi, qui a succédé à son père douze ans plus tôt, continue à diriger le pays d'une main de fer en réprimant toute contestation.

Pourtant, au fil des années, le mécontentement s'accroît. Dès 1977, l'université de Téhéran est le théâtre de grandes manifestations estudiantines. Intellectuels, journalistes et militants pressent Mohammad Reza Pahlavi de déverrouiller le système politique. Face à son refus obstiné, la contestation gagne tout le pays, poussant le Shah à quitter le territoire en janvier 1979. De retour d'exil en Turquie, en Irak puis en France, le leader de l'opposition, l'ayatollah Rouhollah Khomeyni, instaure le 1^{er} avril 1979 la République islamique d'Iran. La photographie documentaire iranienne, jusque-là cantonnée à de très rares sujets de société, s'empare de ce bouleversement politique et social pour documenter et raconter l'histoire en mouvement du pays. Une partie de ces images ont été diffusées à l'époque, tandis que d'autres clichés se dévoilent seulement aujourd'hui, sous forme de livres et d'expositions.

Le bouleversement









À gauche: Présentation de livres contestataires à l'université de Téhéran, février 1979. Publiés à la sauvette, ces ouvrages ont porté le nom de « livres à couverture blanche », toutes mentions d'auteur, de titre, d'éditeur ayant été gommées pour contourner la censure.

Ci-dessus: Scènes de liesse dans la rue Enghelab et dans d'autres rues suite au départ du Shah, Téhéran, 16 janvier 1979.



Des manifestants saccagent les bureaux du gouvernement, les banques, les magasins de spiritueux, les cabarets et les cinémas pendant la révolution à Téhéran, le 4 novembre 1978. Des documents jetés par les fenêtres des immeubles jonchent les rues et des meubles flambent.

Deux femmes qui manifestaient tête nue contre l'obligation de porter le voile islamique devant les bureaux du Premier ministre, lors de la Journée internationale des droits des femmes, sont emmenées de force par des militaires, Téhéran, 8 mars 1979.

Les traces d'une manifestation particulièrement violente dans l'avenue Reza-Shah pendant la révolution, Téhéran, 4 novembre 1978.

Un groupe récemment formé sous le nom de « Hezbollah » se moque d'une femme qui a retiré son hijab alors qu'elle proteste contre le port obligatoire du voile devant les bureaux du Premier ministre à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, Téhéran, 8 mars 1979.



Un manifestant est encerclé par des soldats et conduit de force dans un camion de l'armée, le jour où le Shah a nommé le général Gholam Reza Azhari Premier ministre, instaurant un gouvernement militaire à Téhéran, 6 novembre 1978.

Une femme en tchador noir brandissant un HK G3 lève la main vers l'appareil photo en signe de défi. Elle fait partie des forces révolutionnaires qui occupent l'université de Téhéran dès le lendemain de la victoire de la révolution islamique menée par l'ayatollah Rouhollah Khomeini. Téhéran, 12 février 1979.





Un soldat guette des opposants au Shah le jour de la nomination du général Gholam Reza Azhari au poste de Premier ministre, Téhéran, 6 novembre 1978.



«La nation est victorieuse» peut-on lire sur ce carton abandonné au milieu de l'avenue Pahlavi au crépuscule, après la victoire de la révolution islamique, Téhéran, 11 février 1979.



Révolution iranienne, Téhéran, 1979.

Un an et demi à peine après sa promulgation, la République islamique d'Iran est attaquée par l'Irak de Saddam Hussein, épaulé par des pays occidentaux qui redoutent une contagion de la révolution islamique et un possible leadership iranien au Proche-Orient. Rapidement, malgré la puissance de l'armée irakienne, le conflit s'enlise. Il durera huit ans, occasionnant la mort d'environ 680 000 ressortissants des deux pays belligérants. Les photographes étrangers à qui l'on interdit de couvrir le conflit quittent le pays, laissant leurs homologues iraniens en première ligne pour raconter un drame se jouant à huis clos. Comme la révolution, la guerre permet aux photographes iraniens de s'affirmer et de se faire connaître sur la scène internationale par le biais des magazines étrangers ou par l'obtention de prix prestigieux. L'héritage visuel constitué à partir de ces deux événements emblématiques de l'Iran contemporain nourrira puissamment le travail des générations suivantes d'artistes iraniens. Aujourd'hui encore, près de trente ans après la fin des hostilités, les plaies demeurent ouvertes et continuent de transparaître dans le travail de photographes qui pour certains n'ont pas directement vécu ces événements.

La guerre du front au salon



Série *Ma ville*, 1989.

Un quartier de Khorramshahr où des jeunes se sont battus à mains nues contre des Irakiens. Lorsque la ville a été libérée, ce garçon et sa famille ont été parmi les premiers à retrouver leur quartier transformé par la guerre et la pluie en un étrange lac.



Série *La Vie moderne et la guerre*, 2008.
 Cette série interroge la guerre et son héritage, qui imprègnent tous les aspects de la société contemporaine iranienne. La composition joue systématiquement sur deux registres dissonants : une scène de la vie de tous les jours, intime, transplantée dans un contexte meurtri portant les stigmates du conflit.





Hommes en pleurs lors du transfert du corps d'un camarade vers l'arrière, zone de guerre de Kerbala 5, au nord-est de Bassorah, Irak, 1987.



Série *La Lumière et la Terre*, 2011.
Saba Alizadeh projette des images documentaires de soldats iraniens, prises pendant la guerre Iran-Irak, sur des meubles à l'intérieur des maisons : une armée rassemblée sur un canapé, le cadavre d'un soldat sur une couverture, des corps de soldats couchés... La confrontation donne un sens nouveau à la mémoire visuelle iranienne de la guerre et rappelle que chaque soldat – devenu malgré lui une icône, voire matière à propagande – avait une vie, des ambitions, des idées mais aussi une maison, un endroit sûr où vivre.





Terminal sud, 1988.
Les missiles lancés depuis Téhéran et les bombardements irakiens n'ont laissé d'autre choix à la population que de quitter la ville pour échapper à la mort.





Série *50 Jours*, 1988.
Un abri antiaérien pour les piétons, Téhéran,
quartier de Mokhberoldoleh – Berlin.



Gohar Dashti

Série *La Vie moderne et la guerre*, 2008.



Série *De la captivité à la liberté*, 1988.
Des familles venues avec les photographies d'êtres chers portés disparus au combat assistent aux libérations de prisonniers dans l'espoir qu'ils leur donnent des nouvelles de leurs proches.

Jassem Ghazbanpour



Souvenirs de guerre, de la série *Famille iranienne*, 2008.
En s'inspirant des portraits anciens pris en studio sur fond blanc, l'artiste photographie des groupes de personnes issus de différentes classes sociales. Cette série enregistre les changements sociaux intervenus au sein de la société iranienne après la révolution islamique de 1979.

Mohsen Rastani



À la veille de Norouz, le nouvel an du calendrier persan, l'Irak a bombardé Téhéran pendant une cinquantaine de jours et causé la mort de nombreux habitants de la capitale iranienne. Téhéran, rue Shahrestani, 1988.



Série *Khorramshahr* numéro après numéro, 2008. Cette série superpose à des plaques indiquant le numéro des maisons dans la ville de Khorramshahr (située à la frontière entre l'Iran et l'Irak, très meurtrie et abîmée par le conflit) des images de personnes et de paysages en souffrance. Elle symbolise les populations déplacées, les pertes humaines, matérielles et financières causées par la guerre.





Un gardien de la révolution iranienne pleure à côté du cadavre de son frère au sommet du Kooreh-Moosh, lors d'un pilonnage particulièrement dur des forces irakiennes, Sarpol-e Zahab, province du Kermanshah, 16 octobre 1980.



Nil Nil, 2008.

« Nos photos de guerre sont prises par des hommes sur les champs de bataille ou par des photojournalistes. Mais personne ne connaît encore le regard féminin sur la guerre. » Shadi Ghadirian a vu son enfance et son adolescence confisquées par la guerre. D'une certaine manière, cette guerre n'a jamais pris fin et les photographes n'en ont pas terminé avec elle. Ces années de tension, de souffrance et de contrôle permanent de la jeunesse ont transformé les mémoires et façonné les sensibilités.





Série *Guerre / Téhéran, Narmak*, 1990.
Après la guerre, des prisonniers iraniens non comptabilisés par l'ONU rentrent en Iran. Leurs familles étaient sans nouvelles d'eux pendant le conflit.





Des femmes Basiji (« Forces de mobilisation de la résistance ») apprennent à utiliser un masque à gaz dans une école primaire de Téhéran, 11 mai 1988. Vers la fin de la guerre Iran-Irak, les Iraniens redoutaient que Saddam Hussein, le dictateur irakien, ait recours à des armes chimiques.

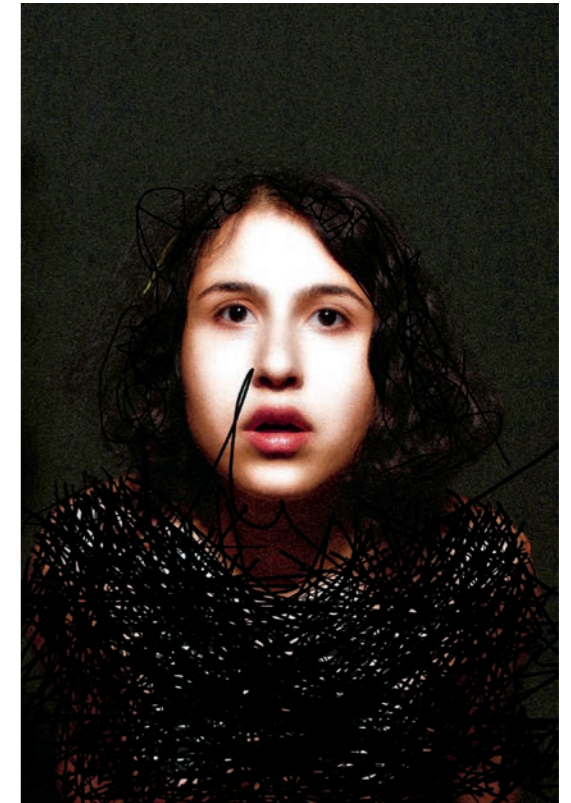
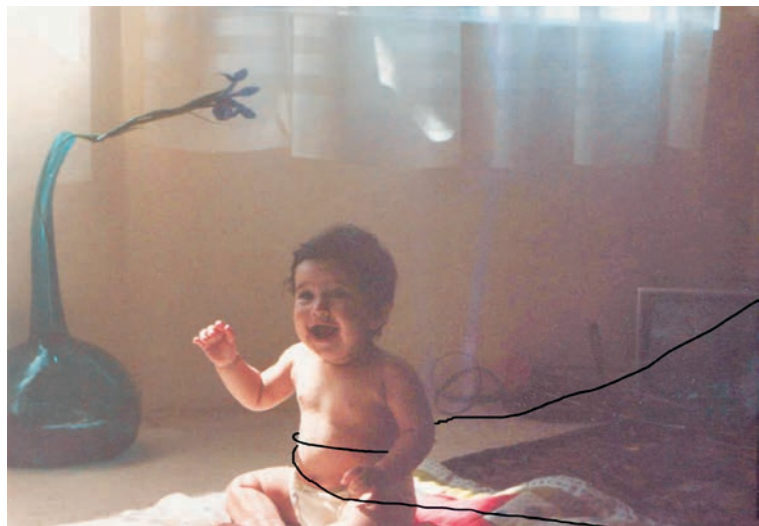


Série *Victimes de guerre*, Saqqez, province du Kurdistan, 2005. Alors qu'il rendait visite à sa grand-mère dans le village d'Aychi en 1991, Bakhtiar Abdi a perdu ses deux mains et un œil dans l'explosion d'une mine.

Dès le début de la guerre avec l'Irak, les affiches à l'effigie des personnalités de la République islamique d'Iran ont colonisé l'espace public. Après elle, les pèlerinages sur les lieux emblématiques du conflit sont devenus fréquents. Ainsi la guerre a-t-elle contribué à la formation d'une fierté nationale rehaussée par un discours officiel rappelant à l'envi que le peuple iranien avait réussi à tenir tête à l'Irak et au monde entier, coupable d'avoir fourni des armes à Saddam Hussein et d'avoir fermé les yeux sur les atrocités qu'il commettait, notamment ses attaques à l'arme chimique. La République islamique a par ailleurs permis à une grande partie de la population, profondément attachée à l'islam, de vivre pleinement et intensément sa foi. Face à cette omniprésence légitimée de la religion, une autre partie de la population a perdu sa marge de manœuvre, se voyant obligée de se construire un espace de liberté en lisière de la société, parfois même dans la stricte intimité de l'espace privé. Il faudra le long travail du temps pour que la jeunesse iranienne parvienne à repousser l'opprobre et à se réappropriier l'espace public tandis que le système politique, par choix ou sous la contrainte, lâche progressivement du lest. Année après année, l'écart entre le licite et l'illicite s'amenuise.

Ce que nous devons être





Série *Acrobate*, 2010.
Comme l'acrobate qui essaie de préserver son équilibre sur un fil et qui n'a d'autre choix pour survivre que de risquer sa vie à chaque pas, Mehregan Kazemi tisse le chemin de sa vie à partir d'une image de sa mère enceinte et au travers de photographies de son enfance, reliées entre elles par le cordon ombilical, symbole de la filiation et de la linéarité du temps.



Série *Haut-parleurs*, 2012.
Pendant l'Achoura à Zanjan : les musulmans chiïtes commémorent la mort de l'imam Hossein, petit-fils de Mahomet, et des membres de sa famille lors de la bataille de Kerbala en Irak, survenue le 10 octobre 680. Des haut-parleurs sont installés un peu partout pour appeler à la prière et inviter les habitants à participer aux cérémonies religieuses.



Sans titre, 2006.
Paraboles considérées comme illégales détruites
par la police sur le toit d'un immeuble de Téhéran.







Mollah, Kalisham, province du Gilan, juillet 2015.
Ahad Mohammadi, religieux âgé de 34 ans,
vit à Qom, une ville au centre de l'Iran. Chaque
année avec le début du ramadan (neuvième mois
du calendrier islamique), il se rend dans un village
du Nord de l'Iran appelé Kalisham pour encourager
les gens à suivre les règles de l'islam.





*Arbaïn, femmes se rendant à Kerbala,
de la série Famille iranienne, 2014.*



Série *La Commémoration*, 2016.
D'anciens épicentres de la guerre à l'est et au sud du
pays se transforment au printemps, pendant les vacances
du nouvel an perse, en lieux de commémoration.



Série *L'Ombre de la terre*, Talaiye,
près de la frontière irakienne, 23 mars 2008.
Chaque mois de mars, au moment de la nouvelle
année, des centaines de milliers d'Iraniens visitent
les différents fronts de la guerre Iran-Irak. Ce voyage
à travers tout le pays, appelé Rahian-e Noor
(« caravane de lumière »), est l'occasion pour les
pèlerins – qui ont souvent perdu des proches pendant
le conflit – de se recueillir sur les lieux où les
combats ont été les plus difficiles.

La révolution d'abord, la guerre ensuite ont engendré de puissantes interrogations quant à la définition de l'identité iranienne. D'autant que si la dynastie Pahlavi, avant la révolution, avait mis l'accent sur l'héritage issu de l'Empire perse et de sa civilisation millénaire, l'instauration de la République islamique, quant à elle, a ensuite valorisé la dimension islamique et religieuse de l'héritage iranien. Cette tension identitaire s'est vue en outre percutée par l'ouverture de l'Iran au monde, rendue possible, entre autres, par l'arrivée au pouvoir du président réformateur, Mohammad Khatami (1997-2005), et la réception des chaînes satellitaires au sein des foyers. Les modes de vie évoluent et il est désormais fréquent de croiser, notamment dans les grandes villes comme Téhéran, des gens promenant leur chien, une scène inimaginable au lendemain de la révolution. Les jeunes Iraniens font face aux questions progressivement construites par les événements : faut-il s'attacher aux traditions ou suivre la modernité telle qu'elle s'exprime ailleurs dans le monde ? Faut-il résister aux influences venues d'ailleurs ou s'y abandonner ? Un déchirement existentiel qui fournit aux photographes et aux artistes iraniens une nouvelle source de méditation et d'inspiration.

Qui sommes-nous ?



Judas, 2006.

À travers le judas, l'œil perçoit le détail d'une page de passeport iranien. Frontière entre l'intérieur et l'extérieur, le judas est une métaphore du va-et-vient perceptif entre l'obscurité et la lumière, le passé et l'avenir.



«La zone rouge commence là où les routes s'arrêtent, là où le temps, l'espace et les normes volent en éclats. Des forces étrangères imposent leur présence et un

incident prompt à enflammer les esprits peut survenir à tout moment. La zone rouge est aussi vaste que le Moyen-Orient.»



Série *En deuil*, 2015.
Pendant les cérémonies de l'Achoura qui commémore la mort de l'imam Hossein et de ses compagnons, le rituel de Chehel-Menbar à Khorramabad (province du Lorestan) rend hommage à Zaynab, fille de Hossein, qui s'est enfuie après le massacre des siens. À cette occasion, des femmes voilées se déplacent en silence de maison en maison et allument quarante bougies, en signe de deuil.



Empruntant son titre à une vieille légende persane, cette série évoque la difficulté pour les couples d'aujourd'hui à vivre librement leur amour. Hommes et femmes subissent toujours un puissant contrôle dans leur sphère intime.



Série *Mon prénom est soldat*, 2008-2010.
 À travers cette série de photos d'identité de jeunes soldats effectuant leur service militaire, Mohsen Yazdipour explore avec ironie la dissolution de l'identité de l'individu dans le collectif. Dans ce jeu de rôles imposé, seul le prénom rédigé au dos des portraits (ou cousu sur l'uniforme) permet de distinguer chacun de ses alter ego.



Série *La Perte de notre identité*, 2007.
 Le portrait de cette jeune Iranienne au visage en partie caché par un voile composé par l'illustration d'une légende persane permet à l'artiste de revisiter les différentes strates traditionnelles et modernes de la culture visuelle iranienne.



Sans titre, 2011.
Ces photographies aux visages effacés évoquent les dernières années de la guerre Iran-Irak (1987-1988) dans une petite ville frontalière du Kurdistan iranien. Elles proviennent des archives d'un ancien studio photo de Mariwan, ville natale du photographe. Hawar Amini est kurde et son travail explore la question de l'identité des minorités en Iran.



Contact, 2008.

En grattant son visage et sa peau à la surface des photographies, Ghazaleh Hedayat tente symboliquement d'aller au-delà de son corps. Mais a-t-elle égratigné la photographie pour atteindre sa peau ou a-t-elle arraché tellement de peau qu'elle a finalement trouvé la photographie?



Il est difficile de tuer quelqu'un, 2016-2017.

Il y a une trentaine d'années, quelque temps après la révolution islamique, le père de Fatemeh Baigmoradi a brûlé de nombreuses photos faisant référence à son appartenance à un parti politique opposé au régime, par peur d'être arrêté. Comment l'autocensure affecte-t-elle notre mémoire et notre histoire personnelle? Le halo est-il le signe de la perte de notre histoire ou le moyen de rendre à ces photographies leur aura?



Métropole de quinze millions d'habitants de plus en plus fréquentée et hétérogène, la vie à Téhéran est devenue un enjeu, rester en sécurité un défi. Les modes de vie ont changé : les femmes ont abandonné leur rôle traditionnel de femmes au foyer ; comme les

hommes, elles quittent leur maison à l'aube pour aller travailler et ne rentrent pas avant la tombée de la nuit. L'incertitude quant à l'évolution des conditions de vie et la pression psychologique peuvent se lire sur les visages des gens de Téhéran.



Inspiré de souvenirs, 2016.
« C'est ma maison d'enfance. J'ai commencé à prendre des photos quand la destruction de notre maison a été décidée. Je me demande toujours si c'était l'endroit idéal pour notre famille. Le jardin dans la cour, les grandes chambres avec armoires, la cuisine, les portes avec des panneaux de verre colorés, les vitrines en bois remplies d'objets en cristal de mon père, la chambre où je m'asseyais des heures à la fenêtre à regarder les gens passer et à rêver. »



Série *Vaincre la solitude grâce aux animaux*, 2013-2014.
Si la technologie a levé les derniers obstacles à la communication, les relations n'ont cependant jamais été aussi pauvres. De plus en plus d'Iraniens tentent de vaincre leur solitude en prenant des animaux de compagnie, pratique peu prisée par les autorités religieuses qui la jugent aussi occidentale que vulgaire. Hanieh a 28 ans et vit avec ses deux chats dans le centre de Téhéran. Ehsan a 31 ans et vit avec ses chiens dans l'Ouest de Téhéran.





« Pour moi, une femme, une femme iranienne,
une femme comme moi, est à la croisée de toutes
les frontières inconnues qui séparent la tradition
de la modernité. »

Les quatre premières années au pouvoir du président ultraconservateur Mahmoud Ahmadinejad, entre 2005 et 2009, ont été vécues comme un cauchemar par la classe moyenne iranienne, avide d'ouverture sur le monde. La volonté d'en finir avec ce gouvernement a été sèchement battue en brèche par l'élection présidentielle de 2009, qui a reconduit au pouvoir Ahmadinejad. Des manifestations contre cette réélection jugée frauduleuse ont gagné les rues de Téhéran et d'autres grandes villes du pays. Mais ce « mouvement vert » a échoué à faire entendre ses aspirations, en proie à une répression féroce et décapité par l'emprisonnement de ses principaux leaders. À cette atmosphère politique et sociale délétère se sont ajoutés les résultats économiques désastreux d'Ahmadinejad, le pays devant faire face à une explosion de l'inflation et du chômage. La communauté internationale, redoutant les ambitions nucléaires du président, a voté contre l'Iran des sanctions économiques qui ont grandement pesé sur la vie quotidienne de la population. Isolés du reste du monde, frustrés, pétrifiés et essouffés, certains Iraniens, notamment les plus jeunes d'entre eux, ont préféré se réfugier dans un sorte de sommeil profond délibéré, dans l'espoir de jours meilleurs.

La torpeur



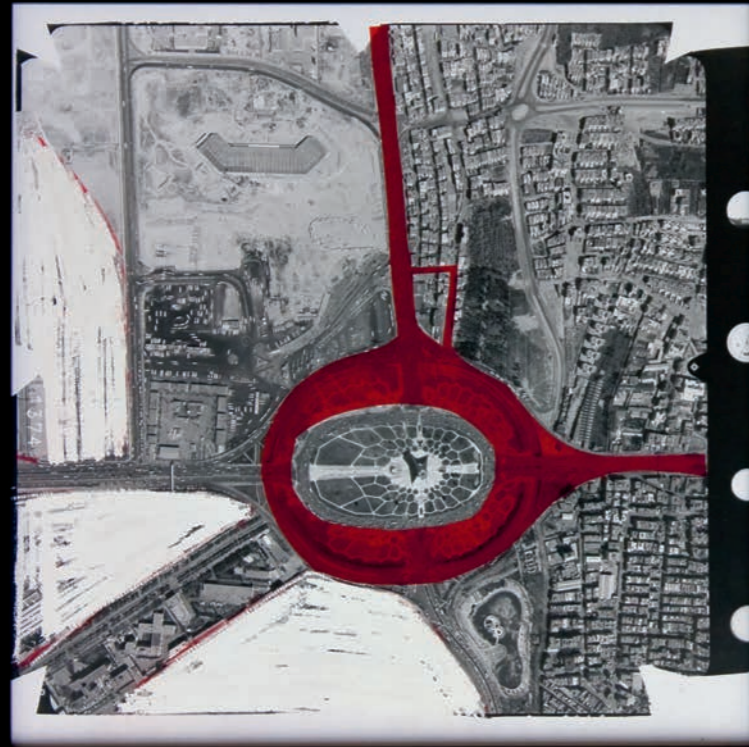
Série *Ferme les yeux*, 2009.

« Ses yeux étaient complètement fermés, mes yeux étaient grands ouverts. L'imagination disparaît avec les yeux ouverts. Tout le monde vous regarde. Fermer les yeux dans un espace public, même pour une seconde, vous transporte dans votre propre imaginaire en présence d'autrui. Les filles les yeux fermés me permettent d'écouter leur esprit qui chuchote. Je pénètre leur for intérieur sans "voile" entre nous. »



Arya Tabandehpoor cherche dans son travail à créer une atmosphère intemporelle, indéfinie, comme en suspension, en s'inspirant d'une collection d'images

anonymes trouvées parmi des films, des négatifs et des diapositives, dont on ne parvient à situer ni le lieu et ni la date.



میدان آزادی
بناویج بکرزار و سیمد و هفتاد و نه



بازار و سیمد و هفتاد و نه
بناویج بکرزار و سیمد و هفتاد و نه

Série *Mon utopie révolue*, 2009-2011.

« Les souvenirs des manifestations post-électorales de Téhéran en 2009 et 2010 semblent avoir pourvu certains endroits d'une importance particulière. Ces ponts, ces places et ces carrefours, autrefois banals, se sont métamorphosés en lieux-clés de la ville. Espaces d'échanges et de combats, ils ont conféré à la ville un nouveau rôle, et ce par leurs fonctions publiques et politiques. Ces lieux quotidiens sont devenus des *monuments* urbains, et les citoyens, dans leur environnement jadis familier, des étrangers. »



Téhéran, non daté.

En vue de capter le paysage et l'état d'âme de Téhéran, cette série a été réalisée à l'aide d'un sténopé, volontairement utilisé pour atténuer la présence de la foule et montrer une ville déserte. Paradoxalement, le long temps d'exposition et la basse qualité d'image que le sténopé induit se prêtent mal au genre documentaire. Ces images campent une atmosphère apocalyptique en écho à la situation politico-sociale des Iraniens. Une histoire est ainsi racontée, non datée.



Jouer avec les formes qui existent dans la nature sans chercher à provoquer le moindre changement dans ces formes, trouver différents points de concentration entre des éléments fixes et d'autres, variables. Atteindre les lignes et les surfaces les

plus simples dans la nature, voici la manière dont Amir Mousavi inscrit ce qu'il trouve magnifique en elle. Une recherche de la beauté dans le mélange des impressions et des jeux d'ombre et de lumière sur les murs.









Série *Regard*, 2012-2013.

« Ce projet est né de mon désir de regarder la vie de ceux qui m'entouraient, que je connaissais depuis plus de dix ans et qui vivaient dans mon immeuble. Je voulais incarner l'histoire des jeunes de la classe moyenne qui combattent tous les jours le conformisme et l'isolement de leur société, leur manque de confiance en l'avenir. Je voulais raconter ainsi l'histoire unique de chacun. Pendant six mois, tous les soirs à 20 heures, j'ai fixé mon appareil sur un trépied devant ma fenêtre. J'ai essayé de capturer un instant de la vie de chacun. »



Histoires du soir / Sans titre, 2014.
« Quand je me réveille, chaque matin, je constate
que des rêves ou des cauchemars se sont enfuis
avec une partie de moi... »





Série *Mon utopie révolue*, 2009-2011.

« En examinant mes propres souvenirs des manifestations post-électorales de Téhéran en 2009 et 2010, je me suis aperçu que plusieurs endroits avaient revêtu une importance particulière aux yeux de l'opposition. Espace d'échange et de combat, l'usage public et politique de la rue a conféré à la ville un nouveau rôle. Les citoyens sont devenus des touristes dans leur propre environnement et les lieux de notre vie de tous les jours des *monuments* urbains. Comment ces ponts, ces places et ces carrefours banals se sont-ils métamorphosés en lieux clés de la ville ? Je sais par les informations ce qui s'y est passé. Mais parce qu'aucune trace des événements n'est perceptible, j'organise ce que j'appelle des "visites invisibles". Il n'existe pas de guide pour ces endroits. Pour savoir où ils se trouvent, vous devez écouter les histoires que racontent les gens ou des témoignages officiels. En tant que touriste, j'ai créé mon propre guide en utilisant des vues topographiques officielles et des polaroids. »





Déchirés entre modernité et modes de vie prescrits par le pouvoir, les photographes multiplient les expériences. Certains font le choix de jeter une lumière crue sur les souffrances endurées par leur peuple, en photographiant les franges les plus reculées et oubliées du pays, ainsi que ses marginaux, prostituées toxicomanes, femmes en prison. D'autres s'aventurent dans ce qu'il est interdit de montrer aux médias officiels, et lèvent le voile sur la vie quotidienne des Iraniens : leurs fêtes, leurs relations amoureuses et familiales, leurs loisirs, leurs vacances. Nombreux sont également ceux qui préfèrent délaissé le présent pour retourner vers le passé, le fouiller pour reconstruire et mettre en perspective l'histoire et ainsi se réapproprié un récit national confisqué par certains clans au pouvoir. La photographie devient ainsi le levier d'une critique sociale par le simple fait de montrer la réalité dans sa cruauté et sa complexité. Comment ne pas être sidéré en voyant des dizaines de femmes et d'hommes immortalisant, portable à la main, une pendaison ?

Mettre en scène la réalité



Toilettes, zone militaire, Est de Téhéran, 2016.
Dans les paysages de banlieue, les alentours des autoroutes, les périmètres des bases militaires et les zones forestières de loisirs, Hamed Farhangi arpente des sites qui ne ressemblent pas aux villes et qui pourtant semblent loin de la nature. Ces constructions ambiguës sont la plupart du temps laissées à l'abandon ou dans un état d'inachèvement.





Vacances, 2010-2012.
De jeunes Iraniens sont partis camper pendant quelques jours. Ils ont choisi un endroit à l'écart du monde mais quelque chose semble clocher et échapper à leur contrôle. Leurs relations paraissent infructueuses et compliquées.





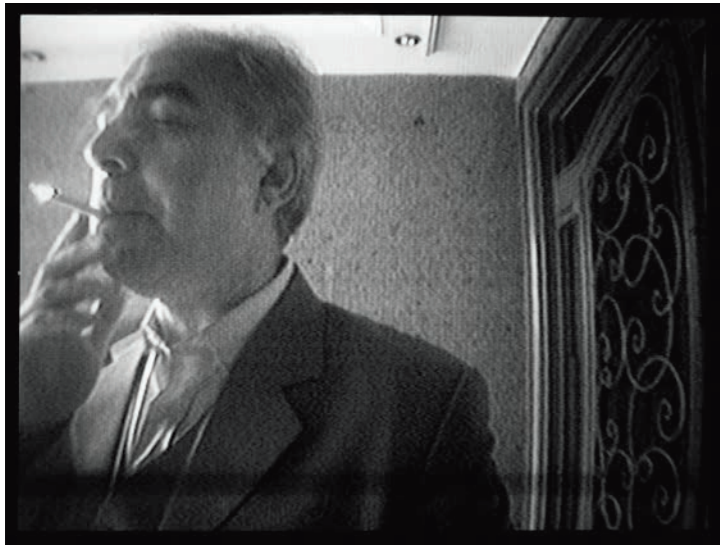
Sans titre, de la série *Téhéran*, 2005-2014.
Dadbeh Bassir construit ici un paysage désorientant et onirique en plaçant un miroir perpendiculairement à son objectif. Cette image composite renverse la hiérarchie familière entre les environnements naturel et bâti, créant une nouvelle ville quasiment céleste.











Série *Contrôle*, 2005.
« Chaque jour, nous voyons un peu plus d'immeubles et de magasins équipés de visiophones ou de caméras. Nous sommes obsédés par la surveillance dans notre environnement urbain. Qu'il est loin le temps où tout le monde se sentait en sécurité! Chaque jour nous inventons un nouveau gadget pour assouvir notre soif sécuritaire. Des téléphones sont vendus avec des caméras intégrées. À chaque coin de rue, il y a de fortes chances pour qu'on vous observe derrière un miroir sans tain ou qu'une caméra au-dessus d'une entrée contrôle vos allées et venues. En un claquement de doigts, votre intimité s'est envolée. »



Série *Madi*, 2016.
La grand-mère de l'artiste, Madi, a fait face à de nombreuses difficultés au cours de sa vie tumultueuse. Dans ses dernières années, elle a perdu l'usage de la parole après un accident vasculaire cérébral et a ensuite développé la maladie d'Alzheimer. Combattive, elle est restée pleine d'espoir et d'amour jusqu'à son dernier jour. Shakeri a documenté les huit dernières années de la vie de Madi.







Série *Grape Garden Alley*, 2008-2011.
Grape Garden Alley est un foyer pour femmes mis à disposition par le gouvernement à Téhéran. Des femmes de différents âges venues de toute la ville vivent ici, pour la plupart toxicomanes. Celles qui ne le sont pas sont sans-abri. Vivre dans cette maison leur évite de dormir sur des bancs ou d'errer dans les rues.



Série *Meurtrières*, 2015.
Maryam Zeraati, au parloir. Elle a 32 ans et est en prison pour meurtre. Ceinture noire de karaté, elle se comporte comme un homme. Maryam a été condamnée à la peine de mort.

Après une enfance très difficile, Sepideh Berenji s'est enfuie de chez elle à cause de son beau-père et a épousé un chauffeur routier à l'âge de 15 ans. Atteinte de troubles mentaux liés à la drogue, elle a tué son enfant.





Spectateurs, 2012-2013.
Les tournages de cinéma fascinent les passants qui s'arrêtent pour assister à la réalisation d'une scène.





16 azar 1332 (7 décembre 1953),
de la série *Témoin oculaire*, 2012.
Azadeh Akhlaghi reconstitue à travers ses images
la mort tragique et brutale de certaines grandes
figures de son pays. Des politiciens, des journalistes
et des intellectuels ont milité et combattu le
régime souvent au prix de leur vie – des épisodes
fréquemment occultés par l'histoire officielle.
Le 7 décembre 1953, la police du Shah a ouvert
le feu dans l'enceinte de l'université de Téhéran,
tuant trois étudiants et en blessant plusieurs autres.
Les étudiants voulaient manifester contre la visite
du vice-président américain, Richard Nixon,
en Iran. Cette date est aujourd'hui commémorée
par la Journée des étudiants.



Série *Geste de pardon*, 2014.
En Iran, les pendaisons ont généralement lieu en place publique. La famille d'une victime de meurtre peut participer à la mise à mort en poussant la chaise sur laquelle se tient le condamné. Le 15 avril 2014, un jeune homme a désigné un certain Balal comme l'auteur de l'assassinat d'Abdollah Hosseinzadeh, qu'il aurait poignardé à mort au cours d'une bagarre de rue. Présente à la pendaison, la mère de Hosseinzadeh, au lieu de pousser la chaise, asséna une gifle à Balal, un geste de pardon symbolique qui selon la tradition met fin à l'exécution. Les parents de la victime aident à desserrer le nœud et des membres de la famille de Balal s'étreignent après l'annulation de son exécution.





Série *Les Spectateurs de la mort*, 2012.
Après la Chine, l'Iran a le taux d'exécutions le plus élevé au monde. La plupart des pendaisons se déroulent dans l'espace public ou dans des zones résidentielles. Bien qu'elles aient lieu tôt le matin, beaucoup d'hommes et de femmes de tous âges et de toutes classes sociales viennent assister à ce sinistre spectacle. Ces personnes sont venues assister à la pendaison de deux condamnés, Téhéran, 28 juin 2012.



De tous les défis que doit relever l'Iran, celui de l'environnement reste l'un des plus prégnants. La sécheresse, causée par la surexploitation des eaux fluviales, lacustres et souterraines, gagne tout le pays. La diminution des précipitations et la hausse des températures accentuent le phénomène tandis que déforestation et désertification prennent des proportions alarmantes. L'exode rural qui en découle contribue à l'engorgement des zones urbaines, en proie à une pollution de l'air qui fait des ravages sanitaires. Dans le Sud du pays, le golfe Persique souffre également d'une pollution grandissante engendrée par les nombreuses opérations d'extraction et de dégazage menées par l'industrie pétrolière. Dans le Sud-Ouest, les tempêtes de sable se font plus fréquentes, paralysant des jours durant la vie des habitants. Ces bouleversements modifient à tout jamais le paysage des villes et des provinces. Brutaux et spectaculaires, ils font prendre conscience aux Iraniens de la gravité de la situation.

Crise environnementale





Série *Les Yeux de la Terre*, 2015.
Une femme de la région nage dans un étang peu profond, en fait ce qu'il reste du lac d'Ourmia. Tous les étés, elle marche chaque jour près de trois kilomètres, de l'ancienne plage au lac, pour se baigner dans l'eau naturellement salée. Port de Sharafkhaneh, province de l'Azerbaïdjan oriental.



Sans titre, 2015.
Sharafkhaneh est un port du lac d'Ourmia, à 20 km de Shabestar et 110 km de Tabriz, la capitale de l'Azerbaïdjan oriental. Avec l'assèchement du lac d'Ourmia, le port de Sharafkhaneh est devenu inutile.



Série *Les Yeux de la Terre*, 2015.
Une vue de la côte désertée du lac d'Ourmia. À cause de l'assèchement du lac, les lieux touristiques et les hôtels se sont progressivement vidés. Pont de Shahid Kalantari, province de l'Azerbaïdjan occidental, mai 2016.



Série *Les Yeux de la Terre*, 2015.
Vue du pont sur le lac d'Ourmia, port de Sharafkhaneh, province de l'Azerbaïdjan oriental, août 2015.

Depuis que le lac d'Ourmia s'est asséché, beaucoup de villageois de la région sont partis s'installer en ville et les villages se sont dépeuplés. Le conducteur du minibus qui relie les villages au lac n'y trouve plus son compte. La compagnie des transports publics d'Ourmia propose des lignes de bus qui font la liaison entre les principaux villages. Les arrêts se trouvent au niveau du carrefour de Galgachi en direction du village de Gharadagh et le long de la côte du lac d'Ourmia. Galgachi, province de l'Azerbaïdjan occidental, octobre 2015.





Série *Mort silencieuse*, 8 février 2015.
Un garçon se couvre la bouche de son keffieh pour se protéger de la pollution, dans une rue d'Ahvaz, province du Khuzestan.

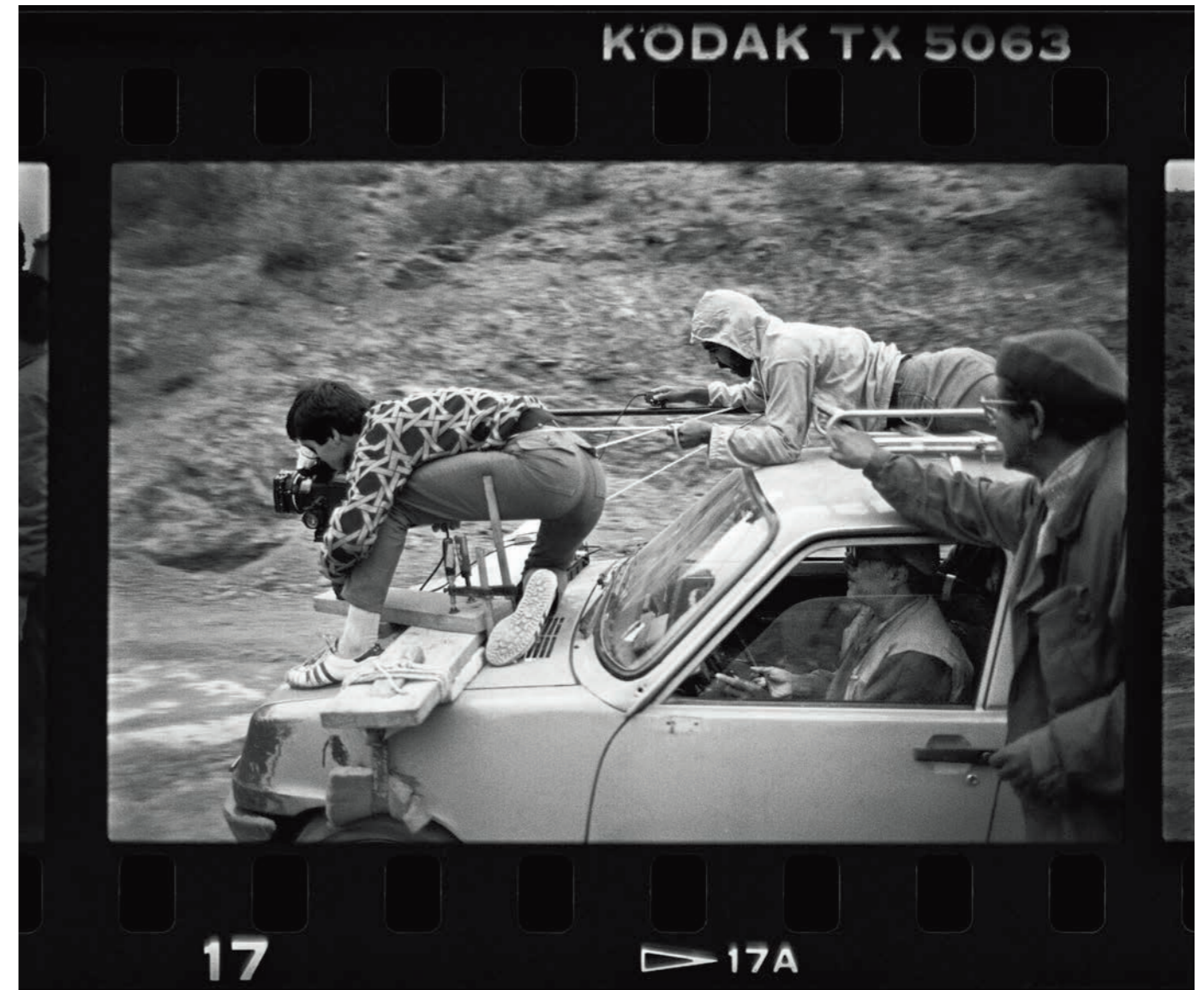


Ahvaz, province du Khuzestan, 28 décembre 2014.
Des touristes qui campent au bord du fleuve Karoun sont pris au piège d'un brusque changement de climat.



La poésie est ancrée dans la culture persane depuis l'introduction de l'islam en Iran, au milieu du VII^e siècle. Les grands poètes comme Ferdowsi, Hafez, Khayyam et Rumi continuent à être lus et admirés dans le monde entier et la poésie persane exerce son influence sur la littérature de nombreux pays. Au milieu du XIX^e siècle pourtant, la littérature persane a connu un vrai retournement. À la cour de Nassereddin Shah, le Premier ministre réformateur Amir Kabir voyait la poésie comme une entrave au « progrès » et à la « modernisation » du pays. Ce n'est qu'au milieu du XX^e siècle que l'Iran a entamé son entrée dans l'ère de la modernité. Le pays s'est alors de plus en plus tourné vers les arts visuels, la Palme d'or obtenue par le réalisateur iranien Abbas Kiarostami au Festival de Cannes 1997 pour *Le Goût de la cerise* pouvant en figurer le couronnement. Cette récompense a largement contribué au rayonnement du cinéma iranien dans le monde, désormais avide de connaître ce pays longtemps isolé et demeuré à l'écart de la communauté internationale. À l'intérieur du langage du cinéma et de la photographie, la poésie persane est partout à l'œuvre. Elle reste le creuset des arts visuels. Ce chapitre est un hommage à Abbas Kiarostami, icône du cinéma iranien, disparu le 4 juillet 2016 et peu célébré en Iran.

Le cinéma poète



FORTE



9

2

7

5

8

119

20

21

222



100 Portraits, 2007.

Ces portraits ont été réalisés sur le tournage du film *Shirin* d'Abbas Kiarostami, qui met en scène la projection d'un conte d'amour tragique, également intitulé *Shirin*, devant un public composé de 108 actrices iraniennes. Chaque image capture l'expression très personnelle de chacune de ces femmes, où vulnérabilité et beauté conversent dans une délicate et douloureuse intensité.







Biographies des photographes

Abbas Kiarostami,photographe iranien, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Abbas, né en 1944 en Iran, est un Iranien installé à Paris. De 1978 à 1980 il couvre la révolution iranienne, puis retourne en Iran en 1997 après un exil volontaire de dix-sept ans. Son livre *IranDiary 1971–2002* (2002) est une interprétation critique de l’histoire de son pays, photographiée et écrite comme un journal personnel. Il est membre de l’agence Magnum et a publié de nombreux livres.

Meead Akhi,photographe iranien, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Meead Akhi est né en 1989 à Ahvaz (Iran) où il vit et travaille. Il a suivi des études de graphisme et créé dans des domaines aussi variés que la photographie, le design, la peinture et la performance. Il a reçu pour son travail plusieurs prix à l’international, dont la médaille d’argent du montage du prix P×3 (France, 2016) et la première place au festival DVF en Allemagne en 2008.

Azadeh Akhlaghi,photographe iranienne, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Azadeh Akhlaghi est née en 1978 à Shiraz (Iran). Elle a participé à bon nombre d’expositions individuelles et collectives en Iran et à l’international. Elle photographie les scènes reconstituées de morts « tragiques » et « soudaines » de grandes figures de son pays : politiciens, journalistes et intellectuels décédés en se battant pour une vie meilleure. Elle se positionne en tant que témoin et raconte dans son œuvre ce qui a souvent été occulté par l’histoire officielle.

Saba Alizadeh,photographe iranienne, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Saba Alizadeh, né en 1983 à Téhéran (Iran), est une figure unique de l’avant-garde de la musique persane. Il est à la fois compositeur de musique expérimentale et maître instrumentiste. Titulaire d’un master en pratiques sonores expérimentales du California Institute of the Arts, il est aussi diplômé de l’université de Téhéran en photographie. Sa dernière série photographique, *La Lumière et la Terre*, est une mise en scène de la guerre dans la vie quotidienne des Iraniens.

Hoda Amin, née à Beyrouth (Liban) en 1976, vit et travaille en Iran. Diplômée de littérature persane et de psychologie, elle a étudié de nombreuses formes d’expression artistique, dont la peinture, le dessin, la photographie, la sculpture et l’impression.

Hoda Amin,photographe iranienne, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Nombre de ses œuvres reflètent les expériences et problèmes des femmes. Sa série *Toundra* raconte l’histoire de l’homme contemporain, abandonné dans un monde effrayant, froid et brutal.

Hawar Amini est un artiste kurde né en 1981 à Mariwan (Iran), qui travaille et vit à Téhéran. Diplômé en peinture à l’université Tarbiat Modares de Téhéran, son travail traite des thèmes liés à l’identité kurde, l’histoire et la guerre du Kurdistan. Ses œuvres s’appuient souvent sur des photographies d’archives (dont des photos personnelles) et utilisent de nombreux médiums tels que la peinture, la photographie et la vidéo. Elles ont été exposées et publiées dans le monde entier.

Fatemeh Baigmoradi,photographe iranienne, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Fatemeh Baigmoradi est née en 1984 à Kerman (Iran). Elle a obtenu un master en photographie à l’université du Nouveau-Mexique (États-Unis) et un diplôme en photographie à l’université de Téhéran. Les thèmes de la perte et de l’identité sont très présents dans son travail, témoins de transitions personnelles, à la fois physiques et émotionnelles, qui l’ont profondément marquée. Depuis 2005, elle a participé à plusieurs expositions en Iran et aux États-Unis.

Dadbeh Bassir,photographe iranien, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Dadbeh Bassir est né en 1978 à Téhéran (Iran), où il vit aujourd’hui. Sa reconnaissance en tant que photographe professionnel date de 2004 lors d’une exposition collective à Paris. Dans son œuvre chaque détail, de la démarche à la méthode, est calculé. Il a participé à plusieurs expositions individuelles et collectives en Iran et à l’international (Los Angeles, Stuttgart, Berlin, Paris, Téhéran, Houston…).

Erfan Dadkhah est né en 1987 à Qazvin (Iran) où il vit et travaille. Il a commencé la photographie à l’âge de 20 ans, dans une veine sociale et documentaire. Il a remporté de nombreux prix dans différents festivals en Iran. Il travaille depuis dix ans pour une agence de presse et ses clichés ont été publiés dans de nombreux magazines, dont le *New York Times* et le *Guardian*.

Solmaz Daryani,photographe iranienne, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Solmaz Daryani est née à Tabriz (Iran) en 1986, où elle vit et travaille. Photographe autodidacte, elle a obtenu une reconnaissance internationale avec sa série *Les Yeux de la Terre*, un projet de longue haleine traitant des problèmes environnementaux en Iran. Elle a reçu en 2015 le Magnum Photos Grant et en 2016 le Magnum Emergency Fund pour approfondir des projets expérimentaux sur la religion. Son travail est publié dans des magazines tels que *Foreign Policy* ou le *British Journal of Photography*.

Gohar Dashti,photographe iranienne, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Gohar Dashti, née à Ahvaz (Iran) en 1980, vit et travaille à Téhéran. Après avoir étudié la photographie, elle a consacré ces douze dernières années à sa pratique personnelle sur des questions sociales, historiques et culturelles. Particulièrement intéressée par l’anthropologie et la sociologie, elle essaie avec les moyens qui sont les siens de décrire le monde qui l’entoure. Son point de départ est toujours son entourage, sa mémoire, par le biais desquels elle tente de trouver une façon d’interagir avec le monde et la société qui l’entoure. Sa photographie se développe en permanence à partir des événements de sa vie et du lien entre le personnel et l’universel, le politique et le fantasma.

Alireza Fani,photographe iranien, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Alireza Fani est né en 1975 à Téhéran (Iran). Après une formation en design graphique, il se consacre depuis 2007 à la photographie d’art. Il a participé à de multiples expositions en Iran et à l’international. Passionné de photographie, sa pratique est tour à tour documentaire ou axée sur la mise en scène. En 2016, il a été le premier photographe iranien à être nommé « X-Photographer » par Fujifilm.

Hamed Farhangi,photographe iranien, auteur de films célèbres, dont le film Taste of Cherry.

Hamed Farhangi est né en 1980 à Téhéran (Iran). Il a travaillé sur la photographie d’art et d’architecture pendant douze ans. Sa pratique photographique a pris forme sur les chantiers de construction, dans les paysages de périphéries urbaines déplaçant les frontières entre ville et campagne. Elle donne naissance à des images froides, fictives et fantastiques qui confondent réalité et illusion. Il a été exposé dans plusieurs galeries iraniennes et internationales.

Arash Fayez, né à Téhéran (Iran) en 1984, est un artiste et conservateur actuellement apatride. Son travail, souvent teinté d’humour afin de contourner la censure, questionne l’idée de l’« autre », de l’étranger, en mêlant vidéo, photographie, conférence et performance. Il interroge les problématiques sociopolitiques par la mobilisation d’archives, vidéo ou papier, et a été exposé entre autres au Metropolitan Museum of Art (New York), au musée du quai Branly (Paris) ou encore au British Museum (Londres).

Shadi Ghadirian est née en 1974 à Téhéran (Iran). Elle a connu la renommée internationale avec sa première série, *Qajar*, créée à la fin des années 1990. Elle est aujourd’hui considérée comme l’une des artistes iraniens les plus reconnus. La condition féminine est au centre de son œuvre, largement exposée dans de nombreux musées dont le British Museum (Londres), le LACMA (Los Angeles), le Centre Pompidou (Paris) et le musée d’Art contemporain de Téhéran.

Jassem Ghazbanpour, né à Khorramshahr (Iran) en 1963, vit et travaille à Téhéran. Il a commencé la photographie professionnelle à 16 ans, avec les prémices de la guerre entre l’Iran et l’Irak. Il est considéré comme l’un des photographes documentaires les plus actifs de sa génération et a couvert guerres, catastrophes naturelles et autres événements majeurs en Iran, mais s’est aussi intéressé à la culture, l’architecture et l’art iraniens, donnant à voir les multiples facettes de son pays. Son travail a été exposé en Iran et à travers le monde, notamment au musée d’Art moderne de la Ville de Paris.

Azin Haghighi est né en 1986 à Tabriz (Iran), où il réside actuellement. Son père, lui-même photographe, lui apprend comment utiliser un appareil photo et il commence à photographier à l’âge de 16 ans. Diplômé en journalisme, il débute en tant que photojournaliste en 2010. Après avoir travaillé pour Mehr, Fars et d’autres agences de presse en Iran, il opère comme photographe indépendant depuis 2014.

Poolad Javaher Haghighi est né en 1987 à Téhéran (Iran), où il vit et travaille actuellement. Il a étudié les sciences et les mathématiques à l’université de technologie Sharif jusqu’en 2009. Son travail a été exposé en Iran et à l’international.

Ghazaleh Hedayat est née en 1979 à Téhéran (Iran), où elle vit et travaille. Elle a touché à de nombreux domaines artistiques tels que la photographie, la vidéo et l’installation. Elle est animée par la question de rendre visible l’invisible, et notamment de donner à voir le silence. Elle a vu ses œuvres figurer dans plusieurs expositions individuelles et collectives en Iran et à l’international, dont *Parallel Perspectives, Iran–Spain : Photographs in the Mirror* (2016–2018). Elle enseigne à l’université de Téhéran depuis 2005 et est éditrice photo pour le magazine d’art *Herfeh Honarmand* depuis 2014.

Bahman Jalali est né en 1945 à Téhéran (Iran). Après des études universitaires en économie, sa carrière photographique a débuté en 1972 pour *Tamasha Magazine*. Il explore la mémoire collective en utilisant à tour de rôle la photographie documentaire et la photographie artistique. Particulièrement renommé pour sa couverture de la révolution iranienne et de la guerre Iran-Irak, il a joué un rôle majeur dans la formation de la nouvelle génération de photographes iraniens, enseignant plus de trente ans dans les universités du pays. Il est aussi l’un des membres fondateurs du musée de la Photographie de Téhéran. Son œuvre, exposée dans le monde entier, a été couronnée de nombreux prix dont le prestigieux Spectrum International Prize for Photography en 2011. Il est décédé en 2010.

Rana Javadi est née en 1953 à Téhéran (Iran) où elle réside actuellement. Photographe autodidacte, elle pratique la photographie documentaire et ses clichés ont largement été exposés et publiés depuis 1978. Après avoir couvert la révolution iranienne au début de sa carrière, elle associe dans ses plus récentes séries des images de souvenirs intimes avec celles de conflits violents.

Alborz Kazemi est né en 1989 à Téhéran (Iran). De 2005 à 2007, il a étudié la peinture et l’histoire de l’art à l’École des beaux-arts de Téhéran où il a développé une passion pour le cinéma et la photographie. Sa première exposition individuelle, intitulée *Silence*, a eu lieu à Téhéran en 2010 et il a par ailleurs participé à plusieurs expositions collectives. Il travaille aujourd’hui comme caméraman pour différentes chaînes de télévision.

Babak Kazemi est né en 1983 à Ahvaz (Iran). Il vit et travaille à Karaj, en banlieue

de Téhéran. Photographe autodidacte, il explore différents styles et méthodes de tirage. Ses œuvres artistiques s’attachent à créer un pont entre son propre imaginaire et les sujets d’actualité. La part de son travail tournée vers la photographie documentaire traite le plus souvent du Khouzistan, sa région natale, et en particulier de l’impact de la production de pétrole sur cette zone.

Kaveh Kazemi est né 1952 à Téhéran (Iran). Sa carrière photographique a commencé en 1978, au début de la révolution iranienne. En tant que photojournaliste indépendant, il a couvert pour les plus grands magazines et journaux du monde la guerre du Golfe, la guerre en Irak, mais aussi plus récemment le conflit syrien. Certains de ses clichés font partie des grands classiques de la photographie de guerre. Il a voyagé dans le monde entier et son plus récent reportage l’a conduit dans le camp de démobilisation des Farc en Colombie en janvier 2017. Fasciné par la photographie, elle est pour lui cette joie que l’on ne trouve pas dans la vie réelle.

Mehregan Kazemi est née en 1985 à Téhéran (Iran) où elle a grandi. Elle a étudié la photographie à l’université de Téhéran où elle a développé sa passion pour les beaux-arts ainsi que sa technique personnelle. En 2008, elle a commencé un master en art contemporain et nouveaux médias à l’université Paris-VIII. Elle a participé à de nombreuses expositions en Europe, collectives et individuelles. Elle est aujourd’hui en résidence à l’Atelier du Coteau à Nantes, où elle poursuit ses recherches plastiques et enseigne les arts visuels. Elle explore, au travers de sa photographie, les thématiques de la solitude et du passage du temps, de la nostalgie et de la place des femmes dans la société.

Arash Khamooshi, né en 1983 à Kermanshah (Iran), a découvert sa passion pour la photographie à l’âge de 16 ans. Il a obtenu sa licence en photographie tout en travaillant pour l’Agence de presse étudiante iranienne (ISNA) à Téhéran. Depuis 2005, en tant que photojournaliste, il couvre sujets sociaux et culturels, catastrophes naturelles et événements sportifs. Reconnu dans le monde entier, son travail a reçu de nombreuses récompenses. Il se concentre aujourd’hui sur des projets de photographie documentaire portant sur des problématiques sociales iraniennes. Il a remporté le prix World Press Photo en 2015.

Danial Khodaie est né à Ahvaz (Iran) en 1991. Il fait de la photographie de rue et documentaire depuis 2011. Son travail est centré sur la pollution environnementale, les changements climatiques et leurs impacts sur la population iranienne. Depuis 2015 il développe un projet de longue haleine sur la pollution de l’air au Khouzistan, pour lequel il a été nommé aux Sony World Photography Awards en 2017. Son travail a déjà fait l’objet de plusieurs expositions individuelles.

Abbas Kiarostami est né en Iran en 1940. Réalisateur de la Nouvelle Vague iranienne, il a signé plus de quarante films (courts et longs métrages ainsi que documentaires) et est reconnu internationalement pour son style poétique inspiré de la tradition iranienne. Artiste aux multiples talents, il a également pratiqué la photographie, la peinture, la poésie et le dessin. Sa série *Snow White* réunit des photographies de neige réalisées en Iran entre 1978 et 2004. Il est décédé en 2016.

Gelareh Kiazand est née en 1981 à Téhéran (Iran) et vit entre l’Iran et le Canada. Elle a travaillé dans l’industrie cinématographique iranienne pendant six ans, initialement comme photographe de cinéma pour des longs métrages et ensuite comme directrice de la photographie pour des documentaires. En 2014, sa carrière indépendante prend son envol et elle travaille alors autant pour *Vice* et Hollywood que pour des documentaires indépendants. Elle a été la première femme iranienne directrice de la photographie pour un film de cinéma depuis la révolution.

Abbas Kowsari est né en 1970 à Téhéran (Iran) où il vit actuellement. Photojournaliste, ses clichés ont été publiés par de nombreux journaux iraniens et internationaux. Il est aujourd’hui éditeur photo chez *Aftab Network Magazine*. Dans ses photographies soigneusement composées, les instants de vie sont présentés comme des scènes théâtrales, au souffle épique.

Ramyar Manouchehrzadeh est né en 1980 à Sanandaj (Iran). Il vit et travaille à Téhéran. Depuis 2009, en duo avec Ali Nadjian, il réalise des séries mises en scène autour de sujets politiques et sociaux.

Yalda Moaiery est née en 1982 à Téhéran (Iran). Autodidacte, elle a débuté en tant que photographe professionnelle à 19 ans en

couvrant la guerre d’Afghanistan. À 21 ans, c’est la guerre d’Irak qu’elle a documentée. Elle a depuis photographié les guerres, conflits et catastrophes naturelles dans des régions aussi diverses que le Pakistan, la Géorgie ou encore la Somalie. Son travail est publié par des magazines et journaux tels que *Time*, *Newsweek*, *Le Monde*, *El País*, *San Francisco Chronicle*, *Le Figaro*, etc.

Sasan Moayyedi est né en 1959 à Téhéran (Iran). Il a débuté la photographie à 17 ans. À la fin de son service militaire en 1981, il a photographié la guerre Iran-Irak. Il a publié sept livres de photographies et de nombreux essais sur cette discipline, tant en Iran qu’à l’international. Plus de trente expositions individuelles lui ont été consacrées. Au cours des dernières années il a photographié la vie des Kurdes opprimés en Irak, en Turquie et en Syrie.

Mehran Mohajer est né en 1964 à Téhéran (Iran). Il vit et travaille en Iran. Il a obtenu une licence de lettres option photographie à l’École des beaux-arts de Téhéran en 1990 et une licence de linguistique générale en 1994. Depuis lors, il est photographe d’art et enseigne à l’université de Téhéran. Son travail entremêle textes, différents médiums et représentations culturelles, en mettant l’accent sur la nature sémiotique de la photographie. Il a participé à plusieurs expositions collectives et publié deux livres de photographies intitulés *Tehran, Undated/Displaced* (2014) et *Between & Non-Between* (2017).

Sahar Mokhtari est née à Zanjan (Iran) en 1984. Elle vit et travaille à Téhéran. Diplômée de l’École des beaux-arts de Téhéran en 2007, ses thèmes principaux sont la nostalgie, la tradition et l’histoire du style de vie iranien. La plupart de ses œuvres sont créées par photomontage et collage. Son travail a été plusieurs fois exposé en Iran et à l’international et a obtenu des prix prestigieux de photographie.

Mehdi Monem est né à Rasht (Iran) en 1961. En 1982, il est entré à l’agence de presse iranienne IRNA où il a passé cinq ans à photographier les opérations militaires de la guerre Iran-Irak. Depuis la fin de la guerre, il travaille sur ses conséquences, notamment les mines. Il a publié un livre intitulé *The Miracle of Hope* (1999) sur les blessées de guerre. Son deuxième ouvrage, *War Victims* (2009), porte sur les effets de la guerre sur les civils.

Tahmineh Monzavi est née à Téhéran (Iran) en 1988. Elle est photographe documentaire mais aussi réalisatrice. Son travail se concentre sur les conflits sociaux propres à la société iranienne ainsi que sur la jeunesse et ses pratiques culturelles, souvent dissimulées au régime. De 2010 à 2012, elle a réalisé un documentaire sur un refuge pour femmes toxicomanes à Téhéran. Aujourd’hui, elle travaille sur l’architecture historique en Iran et en Afghanistan, questionnant l’influence de la guerre sur la culture et les populations. Son travail a été largement exposé à l’échelle nationale et internationale (LACMA à Los Angeles, musée de la Littérature de Géorgie, musée MAXXI de Rome, musée d’Art moderne de la Ville de Paris…).

Amir Mousavi est né en 1975 à Téhéran (Iran). Il travaille actuellement comme directeur de la photographie dans l’industrie cinématographique iranienne en plein essor. Il a commencé la photographie à l’âge de 20 ans. Son travail, souvent abstrait et minimaliste, a été présenté dans des expositions individuelles et collectives en Iran et à l’international. Les murs sont l’un de ses sujets favoris et, en raison de sa formation de peintre, ses photographies rappellent souvent des toiles.

Azin Nafarhaghighi est née en 1991 à Téhéran (Iran) où elle vit et travaille. De 2009 à 2013, elle a étudié la photographie à l’université d’art de Téhéran, où elle a développé sa passion et ses connaissances sur la mise en scène, ainsi que sa technique personnelle. Elle a déjà participé à plusieurs expositions collectives.

Mehran Naghshbandi, né en 1990 en Iran, a grandi au Kurdistan. Il a démenagé dans le Nord de l’Iran pour étudier le design industriel. Ses travaux minimalistes illustrent la nature iranienne, en particulier celle de sa région de résidence. Sans rechercher l’étrange ou l’exceptionnel, il montre la beauté de l’ordinaire et témoigne de la nature qui l’entoure. Les couleurs sombres de ses photographies les imprègnent d’une atmosphère mystérieuse d’où le photographe fait émerger des scènes infimes. Il exprime ainsi son inquiétude face à l’amenuisement de la relation qui unit l’homme à la nature.

Ali Nadjian est né en 1976 à Téhéran (Iran). Il vit actuellement au Danemark. Il travaille en duo avec Ramyar Manouchehrzadeh depuis 2009 et réalise des séries mises en scène autour de sujets politiques et sociaux.

Mehrdad Naraghi est né en 1978 à Téhéran (Iran). Il est diplômé en génie métallurgique de l'université de technologie Sharif. Son enthousiasme pour la photographie l'a poussé à poursuivre sa formation dans cette voie, abandonnant l'ingénierie. En tant que photographe d'art, il joue avec la réalité à partir d'une histoire ou d'un poème, donnant vie à un monde imaginaire imprégné de son style esthétique. Il a reçu notamment le prix Photoquai 2014 du musée du quai Branly.

Morteza Niknahad est né à Bandar Abbas (Iran) en 1984. Photographe autodidacte, il a aussi réalisé plusieurs films de fiction. Se consacrant aujourd'hui davantage à la photographie, il travaille autour de mises en scène, son goût pour le cinéma lui donnant un véritable sens de la narration par l'image. Il interroge, au travers de son esthétique à la fois poétique et minimaliste, le monde contemporain et la condition humaine. Ses œuvres ont été exposées en Iran et à l'international. Il travaille régulièrement en collaboration avec Behnam Zakeri.

Ebrahim Noroozi est né en 1980 à Téhéran (Iran). Il a commencé sa carrière en 2004 en tant que photojournaliste à l'agence de presse Fars. Doté d'une sensibilité à fleur de peau, il a réalisé des séries sur l'environnement, sur une femme et sa fille victimes d'une agression à l'acide du mari et père, ou encore sur des scènes de pendaison et autres sujets sociaux. Il a remporté, entre autres récompenses prestigieuses, le prix World Press Photo en 2012 et 2013, le Nikon Photo Contest et les Lucie Awards en 2013 également. Le W. Eugene Smith Grant l'a nommé dans les « Top Ten Photographers » la même année. En 2016, l'un de ses clichés a été sélectionné parmi les « 100 meilleures photographies de l'année » par le *Time*.

Mohsen Rastani, né en 1958 dans le Khouzistan en Iran, est un photographe documentaire de la période postrévolutionnaire. Il est titulaire d'une licence de photographie de l'université de Téhéran. Il est surtout connu pour ses photographies de la guerre Iran-Irak, notamment des 45 jours de siège de Khorramshahr par l'armée irakienne au début des années 1980. Par la suite, il a entrepris une série de portraits, capturant les visages de combattants et de soldats mais aussi de familles iraniennes, les photographiant

toujours sur un fond blanc qu'il emmène partout avec lui. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en Iran et dans d'autres pays, notamment à la Biennale de Venise en 2011.

Ghazaleh Rezaei est née à Téhéran (Iran) en 1990, où elle vit et travaille. Diplômée de l'université de Téhéran en photographie, le thème central de son travail est la culture iranienne, qu'elle dépeint par le biais du langage photographique. Elle a déjà participé à de nombreuses expositions collectives en Iran.

Behnam Sadighi est né en 1979 à Sari (Iran). Il vit et travaille à Téhéran. Son œuvre tient de la photographie documentaire : il travaille sur l'impact des problématiques sociopolitiques et culturelles sur son environnement, particulièrement visible en milieu urbain. Ses œuvres sont les témoins de situations paraissant souvent banales et ordinaires mais qui, une fois documentées, se révèlent de véritables fenêtres sur la réalité du monde.

Majid Saeedi est né en 1974 à Téhéran (Iran). Photographe documentaire, il travaille sur le Moyen-Orient depuis plus de vingt ans en mettant l'accent sur l'aspect humanitaire, s'attachant à dénoncer à travers ses images les injustices sociales. Entre deux reportages, il enseigne la photographie à l'université. Il a remporté plusieurs prix internationaux et a été nommé huit fois « Meilleur photographe d'Iran ». Ses clichés ont été publiés partout dans le monde sur des supports comme *Time*, *Der Spiegel*, *Life*, *The New York Times*, *The Washington Post*, *The Washington Times* et diverses publications et agences en ligne du Moyen-Orient.

Omid Salehi est né en 1972 à Shiraz (Iran). Il vit aujourd'hui à Téhéran. Il a commencé la photographie à 17 ans. Son livre *A Photographer's Journey Through Iran* a été publié à Londres en 2011. Le principal objectif de son travail est de créer des enregistrements visuels de la société qui l'entoure. Tel un conteur, il observe, puis à travers ses images tente de faire voir à son public les détails qui autrement échapperaient à l'attention. Le projet *Contrôle* a pris forme lors de ses voyages à Londres, en voyant toutes les caméras de vidéosurveillance ; depuis son appartement à Téhéran, il a espionné ses voisins par son interphone, capturant leur nervosité en gros plan.

Hassan Sarbakhshian est né en 1968 à Tabriz (Iran). Photojournaliste, il a travaillé pendant dix ans pour l'agence Associated Press (1999-2009) et a également couvert les guerres d'Afghanistan et d'Irak. Il a été l'un des commissaires de l'exposition *165 Ans de photographie iranienne* au musée du quai Branly en 2009. Son livre *Iranian Jews* sera publié en 2017 par Penn State University Press aux États-Unis. Il vit et travaille à Prague et à Washington.

Jalal Sepehr est né en Iran en 1968. Il vit à Téhéran où il enseigne à l'université. Il a réalisé plusieurs séries de photographies dans lesquelles il utilise les paysages iraniens et le tapis comme symboles de son pays natal. Il a participé à de nombreuses expositions nationales et internationales, dont *Magie und Macht : von fliegenden Teppichen und Drohnen* au musée Marta Herford (Allemagne) en 2016. Son œuvre figure dans plusieurs collections, notamment celle de la Fondation d'entreprise Hermès (France).

Bahram Shabani est né à Kolour (Iran) en 1987. Son expérience de la photographie remonte à son plus jeune âge, alors qu'il aidait son père qui tenait un petit studio photo et photographiait les gens dans leur lieu de résidence. Il a obtenu son master de photographie à l'université de Téhéran. *Portraits du soir* est son projet de fin d'études, qui a été exposé à la Silk Road Gallery à Téhéran et à Fotohof à Salzbourg.

Nooshin Shafiei est née à Shahreza (Iran) en 1990. Elle a obtenu un master de photographie à l'université de Téhéran. Ses photographies ont été présentées lors de sa première exposition personnelle, *Dāj*, à la Emkan Gallery (Téhéran) et dans une exposition collective, *Tehran and Beyond*, à la Silk Road Gallery (Téhéran).

Hashem Shakeri est né à Téhéran (Iran) en 1988. Il a étudié l'architecture en Australie et commencé la photographie en 2005. Sa carrière professionnelle a débuté en 2010 et il travaille depuis lors à la fois en freelance sur des sujets de commande et sur des projets personnels qui le mènent partout dans le monde (Turquie, Corée, Malaisie, France…). Il a participé à de nombreux festivals nationaux et internationaux et remporté plus d'une dizaine de prix pour ses clichés.

Jalal Shams Azaran est né en 1971 à Tabriz (Iran) où il réside actuellement. Il a commencé la photographie en 1995 de façon autodidacte. Photographe documentaire, il s'intéresse en particulier à la notion de communauté, à la relation métaphorique et poétique entre les personnes et les objets de leur quotidien, que seule la photographie sait révéler. Il a remporté de nombreux prix, tel celui de la photographie documentaire sociale indépendante d'Iran.

Sina Shiri est né en 1991 à Rasht (Iran). Il a commencé la photographie à 16 ans et a depuis travaillé dans différents magazines et agences de presse iraniens en tant que photographe. Il est aujourd'hui photographe indépendant et réalise des photographies et des vidéos sur la vie quotidienne des Iraniens.

Arya Tabandehpoor est né en 1984 à Téhéran (Iran) et a une formation en métiers d'art. Il a commencé la photographie auprès de maîtres en la matière tel Farshid Azarang. Il a collaboré sur plusieurs projets avec Bita Fayyazi et développe en parallèle ses propres séries. Il a participé à plus d'une dizaine d'expositions collectives mais a également été exposé en solo à plusieurs reprises.

Nazanin Tabatabaei est née à Mashhad (Iran) en 1988. Diplômée en graphisme, elle est photographe documentaire professionnelle depuis 2009. Ses œuvres ont été exposées en Iran et à l'international et publiées dans des journaux et revues comme *Time*, *Newsweek*, *Die Welt*, etc. Elle a été nommée pour le Joop Swart Masterclass de World Press Photo en 2015. Elle est membre de l'agence Polaris.

Maryam Takhtkeshian est née en 1984 à Téhéran (Iran). Elle a travaillé pour différents titres de presse en Iran en tant que photographe documentaire. Après une dizaine d'années dans la photographie de film, elle a décidé de tourner son objectif dans la direction opposée pour capturer les coulisses des tournages. Ses clichés y saisissent des instants fugaces et s'affranchissent des règles strictes de la photographie de cinéma. Le Simorgh de cristal pour la meilleure photographie lui a été décerné lors du XXXV^e Festival du film de Fajr (Iran) en 2017.

Newsha Tavakolian est née en 1981 à Téhéran (Iran). Photographe autodidacte, elle a commencé à travailler pour la presse iranienne à 16 ans. Elle a été la plus jeune

photographe à couvrir les manifestations de 1999. En 2002, elle a couvert la guerre en Irak et a depuis travaillé sur de nombreux conflits, sujets sociaux et catastrophes naturelles. Après le chaos de l'élection présidentielle en 2009, elle a mis en veille son travail journalistique pour se tourner vers un mélange de photographie documentaire et artistique, plus sensible et intime mais toujours engagé. Ses photographies, publiées dans de nombreux journaux et magazines en Iran et à l'international, ont aussi fait l'objet d'expositions notamment au Victoria and Albert Museum de Londres et au Museum of Fine Art de Boston. Elle a reçu le prix Carmignac en 2014 et fait partie de l'agence Magnum depuis 2015.

Sadegh Tirafkan est né en 1965 à Kerbala (Irak) dans une famille iranienne. Il a été l'un des tout premiers photographes conceptuels iraniens. Dans son œuvre, il traite de l'histoire, de l'identité, de la société iraniennes mais aussi de la religion et des questions de genre. Son travail figure dans les collections de plusieurs musées, dont le musée d'Art contemporain de Téhéran, le British Museum à Londres, le Brooklyn Museum à New York et le LACMA à Los Angeles. Après son décès en 2013, son patrimoine artistique a été confié au musée de la Fondation Tirafkan à Téhéran.

Mehdi Vosoughnia, né en 1971 à Qazvin (Iran), vit à Téhéran. Il a commencé la photographie à l'âge de 17 ans et est diplômé de photographie de l'école d'art et d'architecture de l'université Azad. Il s'intéresse en particulier au paysage urbain et à la photographie documentaire. Il a remporté de nombreux prix depuis 1991 et a fait l'objet de plusieurs expositions en Iran et à l'international. Sa photographie décrit l'évolution des quartiers et des villes au fil du temps.

Mohsen Yazdipour est né à Téhéran (Iran) en 1980. En 2005, il a obtenu son diplôme de photographie à l'université d'art de Téhéran. Son travail est principalement organisé en séquences et en séries. Il utilise notamment l'autportrait pour explorer les thèmes de l'identité et de ses transformations. Il a participé à de nombreuses expositions collectives en Iran et à l'international ; ses œuvres ont par ailleurs fait l'objet de deux expositions individuelles en Iran.

Hasti Zahiri est née en 1985 à Téhéran (Iran). Titulaire d'un master de photographie de l'université de Téhéran, elle se consacre à la photographie artistique depuis l'âge de 22 ans. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions individuelles et collectives.

Behnam Zakeri est né à Minab (Iran), en 1990. Photographe autodidacte, ses œuvres ont été exposées à Bandar Abbas et à Téhéran. Il travaille régulièrement en collaboration avec Morteza Niknahad. Dans la plupart de leurs projets communs, ils tentent d'explorer leur propre intimité avec une touche de fantaisie, tout en cherchant des liens avec les problématiques qui les entourent.

Maryam Zandi est née en 1947 à Gorgan (Iran). Elle est diplômée en droit et sciences politiques de l'université de Téhéran. Sa carrière photographique, entamée en 1970, a rapidement été couronnée du premier prix du concours national de photographie du ministère de l'Art et de la Culture iranien. De 1972 à 1983, elle a travaillé pour la télévision et la radio nationales ainsi que pour le magazine *Tamasha* en tant que photographe événementielle. Elle a ainsi constitué des archives conséquentes sur les élites iraniennes les plus influentes dans le domaine des arts et de la culture. Elle a publié plus d'une dizaine de livres de photographies et est la fondatrice de la Société nationale des photographes iraniens (NIPS). Elle a gagné à deux reprises le prix de « photographe la plus influente de l'année » au Festival de la photographie documentaire et sociale pour avoir soutenu les droits des photographes iraniens ainsi que pour son dernier ouvrage, *The Revolution of Iran 79* (2014).

Remerciements

Les auteurs et l'éditeur souhaitent remercier chaleureusement pour leur aide précieuse sans laquelle la réalisation de ce livre n'aurait pas été rendue possible : l'ensemble des photographes iraniens qui ont contribué avec enthousiasme à ce projet ainsi qu'Agnès b., Laura Boisset, Caroline Courrioux, Una Duval, Ali Ettehadieh, Turaj Ettehadieh, Ghazal Golshiri, Joséphine Gross, Malu Halasa, Amir Sayyam Maleki, Gaïa Marty, Emel Maurel, Yasmin Mirzayi, Chantal Nedjib, Jamel Oubechou, Isabelle Pailler, Sébastien Ruiz, Shahed Saffarizadeh, Saadi Soudavar, Sam Stourdzé.

Crédits

p. 13 : © Maryam Zandi
p. 14, 15 : © Rana Javadi
p. 16, 17 : © Bahman Jalali
p. 18, 19 : © Maryam Zandi
p. 20, 21 : © Kaveh Kazemi
p. 22, 23 : © Kaveh Kazemi
p. 24-25 : © Kaveh Kazemi
p. 26 : © Kaveh Kazemi
p. 27 : © Bahman Jalali
p. 29 : © Jassem Ghazbanpour
p. 30 : © Gohar Dashti
p. 31 : © Bahman Jalali
p. 32 : © Sasan Moayyedi
p. 33 : © Saba Alizadeh
p. 34 : © Sasan Moayyedi
p. 35 : © Gohar Dashti
p. 36 : © Sasan Moayyedi
p. 37 : © Saba Alizadeh
p. 38 : © Sasan Moayyedi
p. 39 : © Gohar Dashti
p. 40 : © Jassem Ghazbanpour
p. 41 : © Mohsen Rastani
p. 42 : © Sasan Moayyedi
p. 43 : © Babak Kazemi
p. 44 : © Bahman Jalali
p. 45 : © Rana Javadi
p. 46 : © Kaveh Kazemi
p. 47 : © Shadi Ghadirian
p. 48-49 : © Shadi Ghadirian
p. 50 : © Sasan Moayyedi
p. 51 : © Shadi Ghadirian
p. 52 : © Kaveh Kazemi
p. 53 : © Mehdi Monem
p. 55 : © Hassan Sarbakhshian
p. 56 : © Mehregan Kazemi

p. 58, 59 : © Jalal Shams Azaran
p. 60-61 : © Arash Khamooshi
p. 62, 63 : © Poolad Javaher Haghighi
p. 64-65 : © Kaveh Kazemi
p. 66 : © Sina Shiri
p. 67 : © Ghazaleh Rezaei
p. 68-69 : © Mohsen Rastani
p. 70-71 : © Jassem Ghazbanpour
p. 72, 73 : © Abbas Kowsari
p. 75 : © Ghazaleh Hedayat
p. 76-77 : © Jalal Sepehr
p. 78, 79 : © Ebrahim Noroozi
p. 80-81 : © Babak Kazemi
p. 82 : © Mohsen Yazdipour
p. 83 : © Sadegh Tirafkan
p. 84, 85 : © Hawar Amini
p. 86 : © Ghazaleh Hedayat
p. 87 : © Fatemeh Baigmoradi
p. 88, 89 : © Bahram Shabani
p. 90, 91 : © Sahar Mokhtari
p. 92, 93 : © Nazanin Tabatabaei
p. 94, 95 : © Shadi Ghadirian
p. 97 : © Saba Alizadeh
p. 98-99 : © Arya Tabandehpoor
p. 100, 101 : © Arash Fayez
p. 102, 103 : © Mehran Mohajer
p. 104-105 : © Amir Mousavi
p. 107 : © Nooshin Shafei
p. 108-109 : © Gohar Dashti
p. 110, 111 : © Alireza Fani
p. 112, 113 : © Newsha Tavakolian
p. 114 : © Hasti Zahiri
p. 115 : © Mehran Naghshbandi
p. 116, 117 : © Mehrdad Naraghi
p. 118-119 : © Arya Tabandehpoor

p. 120-121 : © Mehdi Vosoughnia
p. 123 : © Hamed Farhangi
p. 124-125 : © Morteza Niknahad & Behnam Zakeri
p. 126, 127 : © Behnam Sadighi
p. 128-129 : © Dadbeh Bassir
p. 130, 131 : © Erfan Dadkhah
p. 132-133 : © Abbas Kowsari
p. 134, 135 : © Alborz Kazemi
p. 136, 137 : © Azin Nafarhaghighi
p. 138, 139 : © Omid Salehi
p. 140, 141 : © Hashem Shakeri
p. 143, 144, 145 : © Ali & Ramyar
p. 146 : © Tahmineh Monzavi
p. 147 : © Yalda Moaiery
p. 148-149 : © Hoda Amin
p. 150, 151 : © Maryam Takhtkeshian
p. 152-153 : © Azadeh Akhlaghi
p. 154, 155 : © Arash Khamooshi
p. 156, 157 : © Ebrahim Noroozi
p. 158-159 : © Sina Shiri
p. 161 : © Azin Haghighi
p. 162-163 : © Solmaz Daryani
p. 164 : © Azin Haghighi
p. 165, 166 : © Solmaz Daryani
p. 167 : © Majid Saedi
p. 168 : © Danial Khodaei
p. 169 : © Meead Akhi
p. 170-171 : © Azin Haghighi
p. 173 : © Jassem Ghazbanpour
p. 174-175 : © Jassem Ghazbanpour
p. 176, 177 : © Gelareh Kiazand
p. 178-179 : © Abbas Kiarostami
p. 180, 181 : © Abbas Kiarostami
p. 183 : © Abbas

Design graphique : Agnès Dahan Studio
Fabrication : Géraldine Lay
Entretien et introductions des chapitres : Ghazal Golshiri
Traduction : Hélène Cohen
Relecture : Marie Delaby

Achévé d'imprimer en juin 2017
sur Lessebo Design Smooth 150 g
sur les presses de l'imprimerie EBS, Vérone, Italie.
Photogravure : Terre Neuve, Arles